

Le Clézio et le voyage vers le soi : le thème du voyage initiatique  
dans *Onitsha* (1991) et *L'Africain* (2004).

**Table des matières**

1) Introduction	page 3
2) Analyse documentaire et cadre théorique	page 12
3) Voyage et famille : un héritage d'aventure	page 32
4) Voyage et initiation : une formation en Afrique	page 48
5) Voyage et identité : une essence nomade	page 69
6) Voyage et écriture : un passage de plume	page 86
7) Conclusion	page 99
8) Bibliographie	page 102



# Le Clézio et le voyage vers le soi : le thème du voyage initiatique dans *Onitsha* (1991) et *L'Africain* (2004).

## 1. Introduction

---

Cette dissertation vise à analyser le thème du voyage initiatique dans *Onitsha* et *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio. Nous allons discuter l'influence de ce voyage sur les représentations de la famille, de l'initiation, de l'identité et de l'écriture dans les deux textes. Le terme "voyage" dans le cas de Le Clézio signifie un déplacement littéral, mais aussi un changement intérieur. Ce n'est pas un acte de tourisme superficiel, mais une interaction profonde entre l'environnement, le soi et l'autre.

Ce concept-ci, à son tour nous mène à l'idée du voyage comme initiation qui déclenche un développement chez le voyageur. Nous nous basons sur la notion de l'initiation d'Arnold Van Gennep, selon qui l'initié subit des rites de passage pour passer par une transformation et pour être accepté par le groupe. Nous allons discuter le concept d'initiation en plus de détails dans la section théorique de cette dissertation.

Afin d'analyser le thème principal, nous proposons une lecture approfondie et une étude comparative d'*Onitsha* et de *L'Africain*. Nous allons utiliser cette méthodologie dans le contexte de la recherche qui existe déjà sur l'auteur et son œuvre ainsi que les approches théoriques pertinentes à notre sujet. Une démarche intégrale éclaircira l'importance du voyage chez Le Clézio et dans *Onitsha* et *L'Africain* en particulier.

L'auteur, lauréat du prix Nobel en 2008, est né le 13 avril 1940 à Nice dans une famille d'origine bretonne ayant vécu longtemps à l'île Maurice. À 8 ans, l'écrivain part en Afrique en bateau avec sa mère et son frère pour rejoindre leur père. Pendant ce voyage, d'après la notice biographique de l'Académie suédoise, Le Clézio « débute sa carrière d'écrivain en composant deux petits livres, *Un long voyage* et *Oradi noir*, qui contiennent même une liste des 'ouvrages à paraître' » (Notice biographique, Nobel Media AB, 2008 : s.p.). Cette liste semble une 'prémonition' par cet enfant aventurier qui est par la suite devenu un écrivain prolifique et acclamé par la critique.

Le jury du Prix Nobel fait remarquer l'importance du premier voyage de l'écrivain en notant qu'après avoir passé des décennies pour explorer son intérieur ainsi que le monde extérieur dans son écriture, le « point central de l'œuvre de l'écrivain se déplace de plus en plus en direction d'une exploration du monde de l'enfance et de sa propre histoire familiale » (*ibid.*). C'est une trajectoire de la recherche par l'écriture de toute une vie qui est harmonieusement symétrique. L'auteur commence avec une exploration du

monde, et de plus en plus il découvre l'importance de ses origines dans sa perception du monde.

Nous avons sélectionné deux textes de l'œuvre vaste de Le Clézio comme corpus à étudier, notamment *Onitsha* et *L'Africain*. Ces deux ouvrages à tendance autobiographique et parfois autofictionnelle sont situés principalement au Nigeria et représentent non seulement ce 'premier voyage' mais aussi le thème du voyage initiatique de perspectives différentes.

*Onitsha* et *L'Africain* sont deux histoires qui parlent d'un jeune garçon qui fait un grand voyage en Afrique pour rencontrer son père pour la première fois, une expérience que J.M.G. Le Clézio a éprouvée lui-même. Les discussions de ce voyage dans plusieurs entretiens soutiennent l'importance de cet événement dans sa vie. Cette expérience a laissé son empreinte sur l'auteur : elle nourrit son imagination et il avoue qu'il est souvent transporté à ce moment dans son esprit. Tout en tenant compte du fait qu'il existe déjà un grand nombre d'études sur les différents voyages de Le Clézio, cette dissertation propose d'analyser les représentations du premier voyage dans ces deux textes-ci en particulier.

L'auteur, fasciné par ce premier voyage en Afrique, revient à ces événements. Le Clézio avoue « [qu'il a] l'impression [qu'il n'aura] jamais fait qu'un seul voyage dans [sa] vie : celui-là » (de Cortanze, 1999 : 46). L'inspiration de ce voyage devient la force derrière l'écriture d'*Onitsha* et de *L'Africain*, et les deux livres donnent au lecteur deux perspectives de la famille transformée par le voyage.

Pour mieux faire comprendre les facettes multiples du thème du voyage dans les deux textes et la raison pour en faire une étude comparative, nous donnons ci-dessus un bref résumé du contenu des deux ouvrages :

*Onitsha* (publié en 1991) est l'histoire de Fintan (le fils), Maria Luisa qui est mieux connue par son surnom : Maou (la mère) et Geoffrey Allen (le père). Après la séparation de la famille à cause de la Seconde guerre mondiale, Maou et Fintan quittent la France et rejoignent Geoffrey qui travaille au Nigeria pour le gouvernement colonial. Le voyage commence en 1948 sur le bateau 'La Sarabaya' et l'histoire suit les aventures de la famille qui habite un petit village qui s'appelle Onitsha, en Afrique.

Le garçon s'intéresse à l'écriture depuis un jeune âge et il commence à écrire des romans sur le bateau pendant que Maou écrit des lettres. Fintan est très proche de sa mère et le voyage en Afrique rend cette relation plus forte. La relation entre père et fils est beaucoup plus tendue : Geoffrey est autoritaire et distant, et il semble que ces deux personnages se rapprochent très peu à la fin du récit. Toute la famille est fascinée par l'Afrique, elle ne se contente pas du 'confort' du colonialisme ; par contre, chaque membre de la famille devient intégré dans la culture africaine d'une façon ou d'une autre. L'histoire se termine vingt ans plus tard après une ellipse temporelle. Fintan, qui est maintenant adulte, écrit à sa petite sœur Marima qui est née après le retour de la famille en Europe. Il parle de l'Afrique et de leur appartenance à Onitsha. Fintan pense à l'Afrique : dans sa

tête, les beaux souvenirs de son enfance et les tristes circonstances de la violence et de la pauvreté du présent s'entremêlent. Il ressent toujours un lien très fort avec l'Afrique. Finalement, après la mort de Geoffrey, Fintan décide de retourner au continent qui a tellement influencé son enfance.

*L'Africain* a été publié en 2004, un bon moment après la publication d'*Onitsha* et ce livre inclut des photographies prises par Raoul Le Clézio, le père de J.M.G. Le Clézio. Dans ce livre il y a encore la représentation d'un jeune garçon qui fait un voyage avec sa mère en Afrique pour rencontrer son père qu'il n'a jamais connu. Cette fois-ci, Le Clézio écrit à la première personne du singulier et il explique qu'il a dû « retourner en arrière, recommencer, essayer de comprendre. En souvenir de cela, [il a] écrit ce petit livre » (*L'Africain*, 9). Dans *L'Africain*, il n'y a pas de personnage de sœur, mais un frère. L'auteur décrit aussi des souvenirs des moments de liberté vécus en Afrique.

Là où *Onitsha* se focalise sur les expériences du garçon, *L'Africain* présente une image plus nuancée du père stricte et distant. Dans cette représentation le père n'est pas un employé administratif du gouvernement britannique, il est un médecin qui est dévoué au traitement de ses patients. *L'Africain* évoque les moments de bonheur et d'amour passés par les parents en Afrique, la séparation difficile pendant la guerre et les effets des années de travail dur de médecin en pleine campagne africaine. *L'Africain* semble être une réflexion plus 'autobiographique' qu'*Onitsha*, une impression qui est renforcée par l'inclusion des photos prises par le père de Le Clézio reproduites dans le texte.

Même si l'on accepte de façon générale que les deux livres sont inspirés par les événements du premier voyage de l'auteur, il y a plusieurs différences entre *Onitsha* et *L'Africain*. Les dissemblances entre les deux représentations peuvent être le résultat de la qualité énigmatique de l'écriture leclézienne, la liberté de l'autofiction, ou même être une simple conséquence de la maturité et des circonstances changées, après les treize ans qui séparent les deux livres. Il est généralement accepté que le même sujet est exploré dans un mode fictionnel dans *Onitsha* et de façon plus autobiographique dans *L'Africain*.

Sans l'utilisation de la première personne du singulier, *Onitsha* donne plutôt l'impression d'une œuvre de fiction dans laquelle il y a plus de distance entre l'auteur et le récit. Ni *Onitsha*, ni *L'Africain* représentent avec exactitude les 'faits' de ce voyage catalyseur. Peut-être *L'Africain* présente-t-il une occasion de revenir sur les événements racontés dans *Onitsha*. Ou bien, Le Clézio a-t-il changé de perspective pendant le temps qui séparent les deux livres ; il se peut que l'auteur ait seulement eu le courage d'écrire l'histoire après la mort de sa mère ; ou encore peut-on imaginer que d'avoir écrit deux livres qui se ressemblent mais qui sont aussi contradictoires fait plaisir à cet auteur énigmatique qui avoue le suivant dans un entretien avec Nathalie Crom (2008) : « En fait, depuis toujours, je fais de l'autofiction sans le savoir ». Comme plusieurs écrivains, peut-être tous les écrivains, Le Clézio s'est inspiré par les expériences de sa vie.



L'auteur est parfois en même temps, narrateur, écrivain, personnage et protagoniste et l'oscillation entre autobiographie, autofiction et roman peut devenir problématique dans une analyse comparative des deux livres. Comme les éléments de fiction sont entremêlés des éléments de la vie de l'auteur, il est plutôt difficile d'explorer l'influence du voyage dans les livres sans faire référence à la biographie de J.M.G. Le Clézio.

Le Clézio aborde la question de la relation entre l'autobiographie, son œuvre et sa vie lors d'un entretien avec le *Nouvel Observateur* (9 octobre 2008) :

Jamais je n'écrirai de Mémoires. Ce n'est d'ailleurs pas l'envie qui m'en manquerait, c'est que j'en suis incapable. Le roman est la seule manière, pour moi, d'explorer mon passé et l'unique subterfuge pour contourner les difficultés de cette folle entreprise de retour en arrière, jusque dans un temps que je n'ai pas vécu. En vérité, j'ai le sentiment de n'avoir jamais rien écrit d'autre, depuis le *Procès-Verbal*, que des autobiographies. Mes livres mettent toujours en scène des moments de mon histoire. Car je n'ai aucune imagination. Ce que j'invente, c'est ce que l'on m'a donné. C'est la raison pour laquelle j'aime utiliser la première personne du singulier.

L'auteur s'épanouit dans ce « subterfuge » entre la réalité et la fiction et le roman devient un moyen d'explorer sa propre histoire. Or, cette dissertation n'est pas une tentative de retrouver 'la vérité' des expériences éprouvées par Le Clézio : un but perdu d'avance. L'important est d'observer ce que l'auteur se décide à montrer, comment il représente ces histoires et comment les personnages se développent.

Cette dissertation est divisée en cinq chapitres : l'analyse documentaire, suivi par quatre chapitres qui explorent les liens respectifs entre le voyage et la famille, l'initiation, l'identité et l'écriture. L'analyse documentaire présente une discussion de la recherche qui existe déjà sur l'œuvre de Le Clézio et des théories pertinentes qui sont en rapport avec les points de discussion de cette dissertation. Cette analyse documentaire s'organise selon les différents thèmes découverts au cours de l'exploration de ce projet, à savoir : l'information biographique, l'identité et l'autre, l'initiation et le voyage.

Dans le chapitre intitulé « Voyage et famille : un héritage d'aventure » nous examinons l'influence du voyage sur les membres de la famille comme présentée dans *Onitsha* et *L'Africain*. Il s'agit de voir comment le voyage transforme les relations entre les personnages, et en particulier, le changement de la perspective du protagoniste sur sa famille.

L'impact formateur du voyage est discuté dans « Voyage et initiation : une formation en Afrique ». Il s'agit d'un thème principal dans *Onitsha* et *L'Africain* puisque le lecteur suit les aventures du jeune protagoniste qui est plongé dans un nouveau monde loin de tout ce qu'il a connu avant. La séparation de la vie confortable et les aventures qu'il vit en Afrique donnent l'occasion au jeune garçon de se développer.

Les représentations des parents dans les deux livres montrent que l'esprit du voyage est presque une tradition familiale ; c'est un héritage. Dans « Voyage et

famille : un héritage d'aventure », nous explorons la représentation du lien entre les personnages et l'environnement dans les textes et comment l'auteur s'interroge sur l'importance du lieu de naissance et du lieu de conception des enfants. Dans le chapitre « Voyage et identité : une essence nomade » nous examinons l'influence des voyages entrepris par les personnages sur leur perception de soi.

Le Clézio écrivait depuis un très jeune âge, et ses voyages lui ont donné des occasions uniques pour observer différentes cultures et pour développer plusieurs perspectives sur d'autres terres. Lors d'un entretien (*Empreintes* : 11 avril 2008) l'auteur explique que « écrire, c'est voyager ». L'acte de l'écriture semble libérateur et permet une exploration extérieure aussi bien qu'une découverte intime du soi. Le chapitre intitulé « Voyage et écriture : un passage de plume » nous permet de mieux comprendre cet élément de son œuvre.

En employant le thème du voyage comme cadre, cette dissertation vise à étudier *Onitsha* et *L'Africain*. Nous étudions les conséquences de l'héritage voyageur et comment le voyage est lié à la famille, à l'initiation, à la construction d'identité, et à l'écriture.

## 2. Analyse documentaire et cadre théorique

---

Dans ce chapitre nous allons explorer la recherche qui porte sur l'auteur, ainsi que sur *L'Africain* et *Onitsha*, et les théories qui sont pertinentes pour cette étude. L'analyse documentaire et le cadre théorique sont divisés par thèmes. Il y a en premier lieu une discussion de l'information biographique sur J.M.G. Le Clézio, suivi par un commentaire des théories de l'identité, de l'initiation et du voyage.

### Biographie

À la suite de l'annonce du prix Nobel, beaucoup a été écrit sur J.M.G. Le Clézio et sur sa famille. La notice biographique écrite par le comité du prix Nobel ainsi que les articles qui traitent de la réception de ses livres (Jollin: 1997, Tillier: 2008, Mauguière & Thibault: 2005) mettent en avant les dates, les endroits et les événements importants de sa vie.

Des sources biographiques peuvent donner accès à son œuvre car les éléments de sa propre vie servent souvent comme inspiration à son écriture. Dans *Seuils*

Gérard Genette (1987 : 4) constate que les livres n'existent pas dans un vide et qu'un texte

se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent, précisément pour le présenter, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le rendre présent, pour assurer sa présence au monde, sa « réception » et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre.

Gérard Genette nous avertit que le paratexte, dont il est question ci-dessus, n'est qu'un accessoire au texte (*ibid*, 376). Les deux œuvres que nous comptons analyser offrent au lecteur des représentations littéraires d'un voyage qu'un jeune protagoniste fait en Afrique. D'après la biographie de Le Clézio, on sait que l'auteur lui-même a fait un tel voyage. Il nous semble nécessaire d'examiner l'information biographique sur la vie de l'auteur et des entretiens avec lui, en tant qu' 'accessoire' pour comprendre pourquoi ce voyage et le séjour en Afrique constitue un élément si important pour lui.

Isabelle Roussel-Gillet souligne aussi l'importance du paratexte et des éléments biographiques chez Le Clézio. Une exploration des « archives, noms et photographies constituent ici un discours de la trace et un imaginaire du lien qui agit sur le texte à bien des niveaux » (2007 : 153). Une analyse de ces éléments donne une meilleure réflexion de l'auteur et du texte. Le paratexte permet de distinguer des détails concernant l'autofiction et l'autobiographie : « Le paratexte semble extrêmement important dans le cas de l'autofiction puisqu'il permet au

lecteur de différencier un roman (qu'il soit autobiographique ou non), d'une autobiographie ou d'une autofiction » (Ferreira-Meyers 2008 : 70).

Ce qui est très utile pour notre étude est le fait qu'au fil des années Le Clézio a eu plusieurs conversations avec des journalistes et des critiques littéraires qui ont été filmées ou bien enregistrées. Un des entretiens les plus importants pour ce projet est un texte intitulé *Ailleurs* (2006) dans lequel Jean-Louis Ezine publie des conversations entre lui et Le Clézio qui ont eu lieu au cours de 1988. Comme indiqué dans le titre, ces entretiens traitent le sujet du voyage et du caractère nomade de Le Clézio. Ezine et Le Clézio discutent le processus de l'écriture et l'influence de sa famille sur son travail, et ils visitent même la maison où la mère de l'auteur célèbre a passé son enfance. Ces conversations dévoilent des informations très personnelles qui nous donnent une image plus complète de l'auteur.

En 1999, Gérard de Cortanze a publié sa collection d'entretiens avec Le Clézio intitulé : *J.M.G Le Clézio : Le Nomade Immobile*. Le deuxième chapitre donne un aperçu du temps passé au Nigeria qui éclaire les réflexions et les sentiments de l'auteur sur cette période de sa vie. Le Clézio discute la rencontre avec son père, avec la langue anglaise, avec l'Afrique et avec le colonialisme : une pléthore de nouvelles expériences qui sont liées à son premier voyage.

Ces entretiens nous donnent un aperçu en coulisse de la vie de l'auteur dont nous allons nous servir lors de notre analyse des deux œuvres en question.

## Théorie de l'identité et des rencontres avec l'autre

La recherche d'une meilleure compréhension du soi et de 'l'autre' est un thème important dans l'œuvre de Le Clézio, un élément qu'il semble déjà avoir exploré lors de ses propres lectures. Il explique que « C'était grâce à la lecture [qu'il a] découvert une première indication de l'altérité » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 :103, ma traduction)<sup>1</sup>. Il a passé son enfance en explorant les livres de sa famille. L'auteur continue la description de ses lectures quand il avoue qu'il a lu les livres de son grand-père comme s'ils étaient de l'actualité. Ils présentaient un « monde mystérieux » à explorer : l'Afrique étrange et où l'autre, l'Africain porte toujours un masque. Le Clézio fait remarquer que dans ces ouvrages, les descriptions des 'maques' des Africains les réduit presque à des animaux.<sup>2</sup>

Quand il s'agit de l'interaction des perspectives différentes dans un environnement colonial ou postcolonial, la considération des théories du traitement de l'autre s'impose au chercheur. La notion de Homi Bhabha de 'l'Hybridité' (1996) propose une réponse partielle à 'l'Orientalisme' (1978) d'Edward Said, où Bhabha met en question la dichotomie entre le soi et l'autre. Il explique qu'il ne soutient pas l'idée du 'multiculturalisme' où les cultures séparées peuvent cohabiter toutes en gardant leur distance et leurs différences.

---

<sup>1</sup> « It is in reading that I first found evidence of alterity » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 :103).

<sup>2</sup> « I read the journals as if they were about current news; they presented the world as a mystery to which the key must be found: unreal, ghostly Africa, where the other - the African always wears a mask, stripped of humanity, belonging to the animal kingdom » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 103).

D'après Bhabha, les cultures sont dynamiques et elles s'influencent et se fusionnent plutôt.

Ceci dit, Bhabha n'ignore pas simplement les relations de pouvoir qui existent dans une société mixte et moderne. Il explique que « la stratégie, ou discours hybride crée un espace de négociation où le pouvoir est inégal mais son articulation peut être ambiguë. Ce genre de négociation n'est ni assimilation ni collaboration. La stratégie hybride rend possible l'émergence d'un pouvoir 'interstitiel' qui refuse la représentation binaire de l'antagonisme social » (1996: 58 ; ma traduction)<sup>3</sup>. La théorie de Bhabha est particulièrement utile pour une étude de l'œuvre de Le Clézio car cet auteur n'observe ni représente l'autre de façon distanciée. Il est fortement influencé par les terres et les personnes qu'il rencontre, il 'devient' même l'autre d'une certaine manière.

Jean-Xavier Ridon (1997) et William Riggan (1997) discutent la représentation chez Le Clézio de personnages marginaux mais complexes qui errent dans un monde qui leur est parfois hostile. Le Clézio (2002 : 106), qui est lui-même assez 'marginal', au moins il s'identifie avec les nomades dans ses livres, et il se méfie pourtant de la notion d'exotisme ; un phénomène qu'il appelle « la peste contemporaine ». L'auteur fait attention d'éviter un regard romantique et superficiel envers ceux qu'il rencontre. Il est alors très prudent en décrivant les identités et les traite plutôt comme présentant de multiples facettes, qui sont

---

<sup>3</sup> « the hybrid strategy or discourse opens up a space of negotiation where power is unequal but its articulation may be equivocal. Such negotiation is neither assimilation nor collaboration. It makes possible the emergence of an 'interstitial' agency that refuses the binary representation of social antagonism » (Bhabha, 1996: 58).



dans un état d'évolution perpétuelle. Par conséquent son écriture de l'identité suit la notion de Bhabha que l'identité « n'est jamais une prédiction qui se réalise – c'est toujours la production d'une image de l'identité et la transformation du sujet quand il assume cette image » (1994 : 45 ; ma traduction)<sup>4</sup>.

Pour Le Clézio la narration est un moyen d'explorer l'identité, étant donné que l'écriture et l'expression ont un effet éclairant et concrétisant sur les expériences qui pourraient autrement rester inexplorées. Paul Ricœur (1988 : 295) décrit ce processus de création d'une identité narrative comme suit : « c'est-à-dire la sorte d'identité à laquelle un être humaine accède grâce à la médiation de la fonction narrative ». Il pose la question suivante : « les vies humaines ne deviennent-elles pas plus lisibles lorsqu'elles sont interprétées en fonction des histoires que les gens racontent à leur sujet ? » (*ibid.*). Quand il faut trouver des mots afin d'exprimer les expériences, l'écrivain peut mieux explorer ces expériences et il peut voir plus clairement l'influence de celles-ci sur sa vie.

Ricœur (*ibid.*) fait les hypothèses suivantes sur le développement de l'identité narrative:

la connaissance de soi est une interprétation, - l'interprétation de soi, à son tour, trouve dans le récit, parmi d'autres signes et symboles, une médiation privilégiée, - cette dernière emprunte à l'histoire autant qu'à la fiction, faisant de l'histoire d'une vie une histoire fictive ou, si l'on préfère, une fiction historique, comparable à ces biographies de grands hommes où se mêlent l'histoire et la fiction.

---

<sup>4</sup> « a *self*-fulfilling prophecy – it is always the production of an image of identity and the transformation of the subject in assuming that image » (1994 : 45).

La construction d'une identité narrative avance grâce à une négociation entre l'auteur, ses perceptions et sa capacité de les capturer sur la page. Les conclusions de Ricœur établissent une certaine distance entre l'établissement d'une identité narrative et la recherche de la 'Vérité'. On nous rappelle que l'identité narrative dépend de l'expérience humaine (et l'expression et la compréhension de cette expérience) qui est toujours en flux et qui se prête à différentes interprétations. Dans *Onitsha* et *L'Africain* Le Clézio utilise la narration afin de franchir les limites de l'histoire et de la fiction pour explorer comment ses expériences en Afrique ont influencé sa connaissance de soi.

Dan McAdams et Kate McLean (2013) expliquent le phénomène de l'identité narrative d'une perspective psychologique en tenant compte de l'adaptation et du développement psychologique. Le concept de développement psychologique est particulièrement pertinent pour cette dissertation parce que l'enfance de Le Clézio est évoquée de façon oblique (*Onitsha*) et directe (*L'Africain*). MacAdams et McLean (2013 : 233) discutent aussi l'influence des parents sur la construction d'une identité narrative en expliquant qu'une expression de soi plus substantielle chez les parents est associée à plusieurs conséquences positives dans le développement cognitif, social et émotionnel de leurs enfants, et notamment la capacité de s'exprimer chez les enfants est plus élaborée. Dans *Onitsha* en particulier on voit comment Maou, la mère du protagoniste, encourage son jeune fils à mettre ses expériences sur papier.

Une piste intéressante à explorer chez Le Clézio est le lien entre la langue et l'identité. Dans *Onitsha* et *L'Africain* Le Clézio montre que son rapport avec la langue est peu conventionnel : sa langue maternelle (le français) est présentée comme étant « étrangère » tandis que la langue de son père, à savoir, l'anglais, est liée à la discipline et au colonialisme.

Pourtant l'anglais est aussi la langue de son grand-père mauricien et de ses livres – les livres qui captivaient et confortaient l'auteur pendant son enfance. Nous sommes encore une fois confrontés à la notion d'hybridité chez Le Clézio, et ce contact avec plusieurs langues et cultures est reflété dans son écriture et dans sa perception de soi.

L'auteur, qui passe sa vie sans avoir la sécurité d'une forte connexion à une nationalité ni même à une 'ville natale', suit la tradition familiale de voyager. John Brown (1997 : 731) décrit Le Clézio comme un voyageur infatigable et compulsif qui a consacré sa vie à parcourir le monde pour chercher sa propre identité. De Ruijter (2012) note aussi son caractère cosmopolite qui mène dans son œuvre à des perspectives multiples des endroits où il a vécu et des gens qu'il a rencontrés. Sa quête pour une meilleure compréhension et représentation de l'identité (la sienne et celle des autres) est effectivement devenue un thème clé dans son œuvre. Le Comité du prix Nobel a décrit Le Clézio comme « un explorateur de l'humanité au-delà et en dessous de la civilisation au pouvoir »<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> « an explorer of a humanity beyond and below the reigning civilization ».

## Voyage

Dans un article intitulé *On Reading as True Travel* (2002 : 106) Le Clézio affirme que les grands innovateurs du monde étaient nomades<sup>6</sup>, une indication de la grande valeur qu'il accorde à l'influence du voyage. La notion de la 'Quête' est un thème important dans l'œuvre de Le Clézio<sup>7</sup>, un thème qui est souvent lié à l'expérience 'd'exil' qu'éprouvent ceux qui quittent leurs zones de confort. Chez Le Clézio, les descriptions des voyages sont aussi diverses que les voyages eux-mêmes.

William Riggan aborde le thème de la 'Quête' qui est si répandu dans l'œuvre de Le Clézio. Il note que l'auteur prête souvent son attention aux éléments suivants :

les éléments de l'exil classique, le nomade et le chercheur (de la vérité, du soi, de la nature de l'existence humaine et du destin), l'innocent qui est à l'étranger dans un monde qui n'est pas seulement imparfait mais qui est souvent cruel et hostile, le romantique qui essaie de saisir une forme d'amour ou d'attachement émotionnel et spirituel, les maltraités et les abusés...<sup>8</sup> (1997 : 669 ; ma traduction)

Le Clézio s'intéresse aux perspectives multiples des voyageurs qui se trouvent dans des circonstances différentes, entre des déplacements libres et romantiques vers des déplacements forcés qui renforcent des inégalités sociales. À travers son

---

<sup>6</sup> « Humanity's great innovators were nomadic, living not off accidents but rather in relation, and they trespassed at every turn on territoriality's bounds » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 106).

<sup>7</sup> par exemple *Désert, Le Chercheur d'or, Voyage à Rodrigues, Étoile errante, Ritournelle de la faim* etc.

<sup>8</sup> « elements of the classical exile, the wanderer and seeker (of truth, enlightenment, the self, the nature of human existence and destiny), the innocent abroad in a world not merely imperfect but often cruel and hostile, the displaced romantic grasping for some form of love or emotional and spiritual attachment, the downtrodden and the victimized... » (Riggan, 1997: 669).

écriture cet auteur explore l'idée de « déracinement » et des recherches diverses associées à ce phénomène.

Le Clézio discute également la liberté liée au voyage, un sujet qui lui tient à cœur car il écrit souvent au sujet de la perspective des migrants et des réfugiés (dans *Désert et Étoile errante* par exemple), du point de vue de l'autre. Il discute le droit de la liberté de mouvement, un droit de l'homme qui semble être réservé à une minorité riche et privilégiée et il aborde aussi les difficultés d'être 'autonome'. Le Clézio conclut qu'« il n'y a pas de paradis pour les âmes errantes » (*On Reading as True Travel*, 2002 : 103).

Pourtant, les âmes errantes sont accueillies dans la *Poétique de la relation* d'Édouard Glissant où l'identité se développe à travers une relation avec l'autre (1990 : 30). Glissant parle de 'l'exil' et de 'l'errance' où « le déracinement peut concourir à l'identité, l'exil se révéler profitable, quand ces états sont vécus non pas comme une expansion de territoire (un nomadisme de flèche) mais comme une recherche de l'autre (un nomadisme circulaire) » (31). Le nomadisme circulaire favorise une exploration de l'esprit et une évolution de la conscience.

Il s'agit d'une philosophie qui peut être associée avec la notion de 'l'hybridité' de Homi Bhabha ainsi qu'avec la perspective et le style d'écriture de Le Clézio. C'est-à-dire, ce qui motive les actes de voyage et d'écriture chez Le Clézio est la compulsion d'explorer et non pas de conquérir. L'intention de l'auteur est l'exploration réfléchie ; en 'exil' il absorbe les sensations de l'environnement et

l'impression des habitants. Son but est une compréhension plutôt qu'un aperçu touristique et superficiel.

Un voyage peut être plus qu'un déplacement physique, et Ridon (1997 : 721); explore la mémoire comme un type de voyage. Il explique que la mémoire n'est jamais « figée », par contre la mémoire peut faire un déplacement d'esprit, peut être passée d'une personne à une autre et alors la mémoire est protégée contre « la destruction, la mort et le silence » (ma traduction)<sup>9</sup>. En écrivant *Onitsha* et *l'Africain* Le Clézio fait un voyage au passé, vers son enfance et nous explorons cet aspect de la mémoire en tant que voyage.

Dans une conversation avec Cortanze (1999 : 253) Le Clézio affirme que « le seul voyage véritable était celui effectué sur un bateau qui menait au père ». Il se demande un peu plus tard si « l'exil était peut-être un bienfait » (280), l'exode ouvrant la voie à plusieurs expériences qui encourageaient l'exploration et l'aventure. Pendant toute sa vie, les divers thèmes liés au voyage sont importants et par conséquent ils sont reflétés dans la littérature qui traite de son œuvre.

### Initiation

Dans un entretien avec Cortanze (2008) Le Clézio parle de la fascination qu'exercent des récits d'initiation, en particulier les œuvres intemporelles de

---

<sup>9</sup> « Memory it is, then, which ensures that destruction, death, and silence will never achieve their ultimate ends » (Ridon, 1997 : 721 ).

Rudyard Kipling et de Richard Henry Dana. *The Jungle Book* et *Two Years Before the Mast* racontent tous les deux des histoires d'aventure et de transition, des thèmes qui intéressent Le Clézio. Influencé depuis un très jeune âge par ces œuvres classiques, Le Clézio incorpore la notion du développement à travers une forme d'initiation dans sa propre écriture.

Pour parler de l'initiation il nous convient de faire référence aux 'rites de passage', une théorie élaborée par Van Gennep et développée par Turner. Selon cette théorie la transformation de l'initié se déroule en trois étapes :

1. L'étape de détachement : l'initié est séparé du groupe ou il subit des changements qui l'amènent à se sentir séparé du groupe.
2. L'état liminal/ambigu : l'initié subit une période (qui est parfois assez inconfortable/désagréable) où il doit faire face à cette séparation ou différence.
3. L'état de l'intégration/l'état stable : l'initié est réintégré dans le groupe.

L'initiation comprend un changement et un développement personnel et cette dissertation analyse comment un changement d'environnement peut servir comme une initiation ou comment les deux phénomènes sont liés chez les protagonistes de Le Clézio.

Victor W. Turner (1967 : 50) a continué la recherche de Van Gennep en travaillant sur les rites de passage. Il s'est concentré sur l'étape de la « transition » en particulier. C'est une étape importante parce que c'est dans cette

phase que l'initié se transforme et se développe. Turner constate que quand le néophyte est enlevé de ses anciennes circonstances et attitudes il a l'occasion d'apprendre. Il introduit aussi l'idée que cette période de formation peut créer des amitiés qui durent pour la vie.

Franck Michel (2004 : 7) relie l'acte de voyager aux rites de passage proposés par Van Gennep. Il développe la notion de Van Gennep que « le voyage est avant tout une quête initiatique ». Un voyage n'est pas seulement un déplacement physique, un changement d'environnement, le voyageur éprouve aussi une nouvelle culture et une nouvelle langue. Michel explique qu'un voyage vers l'autre<sup>10</sup> amène le voyageur à une transformation d'esprit. Il est toujours influencé par cet élargissement de perspective, une notion que l'on retrouve chez Le Clézio. Michel continue en discutant la théorie de Freud qu'un voyage est une tentative de fuir la famille et que la séparation fait partie de la quête. Cette notion sera pertinente pour l'exploration des quêtes dans *Onitsha* et *L'Africain* où l'enfant éprouve de la tension dans l'environnement familial, ce qui est en contraste avec la liberté qu'il éprouve dans la nature.

Michel retravaille aussi les étapes établies par Van Gennep et Turner : leurs rites de passage deviennent trois 'phases' qui sont liées au voyage, à savoir :

La séparation

L'initiation/l'isolation

La réintégration

---

<sup>10</sup> Qui a vécu une expérience de vie alternative et qui a un perspectif différent.



L'initié quitte son groupe pour passer par une période d'exploration et de développement. Il revient dans le groupe transformé, avec plus de confiance et de connaissance de la vie / du monde. Cet article très riche en information qui relie le voyage et l'initiation est, par conséquent, important pour notre étude. Michel conclut avec éloquence que « voyager c'est avancer », une notion que nous allons analyser dans *Onitsha* et *L'Africain*.

Dans son article *Transformative travel* Morgan (2010, 247) explique que l'opinion généralement répandue est que voyager joue un rôle éducatif et que le voyage élargit l'esprit. Pendant un voyage il y a l'occasion de changer de perspective et alors le voyageur peut développer sa connaissance et sa compréhension du monde. Dans le cas des personnages de *L'Africain* et d'*Onitsha* l'influence du voyage est beaucoup plus profonde qu'une simple instruction générale approfondie.

Simone Vieme, qui est spécialiste du romantisme, explique en détail la notion du voyage initiatique en littérature. C'est une expérience pour le protagoniste qui ne se réduit pas à une forme d'exotisme, mais un « passage dans une matrice, aux formes symboliques diverses, qui permet au voyageur d'acquérir non pas une sagesse — elle est donnée de surcroît — mais de changer totalement son statut ontologique, de renaître 'autre' » (Vieme, 1972 : 37). Pendant le voyage le protagoniste éprouve un changement de sa perception de soi ainsi que de sa perception du monde.

Elle continue à développer l'idée du chemin initiatique qui n'est pas facile et elle suggère que pendant son voyage l'initié apprendra « un certain nombre de techniques, qui lui serviront, une fois revenu à la vie, à se rendre maître des forces sacrées qui gouvernent tout dans le monde » (*ibid.*). Après le voyage initiatique l'initié revient dans la société plus fort et avec plus de sagesse de vie, c'est un changement profond qui touche même l'âme de la personne.

En surmontant plusieurs défis, le voyage donne au protagoniste l'occasion de se développer. Le Clézio dépeint cette progression dans *Onitsha* et *L'Africain*. L'auteur semble être influencé par ses lectures d'enfant quand il crée un lien entre initiation et voyage. Quand Le Clézio parle des livres de son enfance dans un entretien avec Cortanze (1999) il évoque sa fascination pour les « récits d'initiation » de ses grands-parents. Il a de bons souvenirs de ces livres qui créent des mondes d'aventure. Les histoires écrites par Kipling par exemple (et *The Jungle Book* en particulier) résonnent de son enfance et fait écho dans *Onitsha* et *L'Africain* où il y a le même sens de liberté et de formation dans la nature.

Ces théories nous aideront à identifier et à analyser des occasions d'initiation dans les textes primaires, notamment des moments où les voyages et les aventures de la famille pourraient favoriser le développement des personnages.

## Écriture, langue et voyage

Depuis son enfance, l'écriture était toujours un aspect important de la vie de Le Clézio. Il explique dans son article *On Reading as True Travel* (2004 : 104; ma traduction) que la bibliothèque de son grand-père « était le seul trésor qu'il trouverait jamais »<sup>11</sup>. Chez l'auteur les livres sont considérés comme un soutien émotionnel et sont respectés. Il dit que dès un jeune âge il avait l'impression que les livres avaient la fonction principale de nous apprendre comment affronter le monde afin de le mieux comprendre, les livres n'étaient pas que de simples distractions.<sup>12</sup> Le 'trésor' de Le Clézio est devenu un endroit imaginaire où il semble se sentir en sécurité, un endroit pour s'exprimer, réfléchir, interagir et même une façon d'être transporté à un autre endroit ou un autre temps.

Plusieurs critiques ont noté que Le Clézio paraît se sentir très à l'aise en écrivant, un don et une compétence qu'il a raffinés depuis son enfance. Roussel-Gillet (2010 : 34) décrit l'écriture de son premier roman comme « un espace sécurisant » et elle explique que l'acte d'écrire est lié au voyage très tôt dans la vie de l'écrivain. Elle montre que quand il se sent déstabilisé, quand il se trouve « entre deux terres » en bateau entre l'Europe et L'Afrique, il trouve du réconfort dans l'écriture.

---

<sup>11</sup> « They were the only treasure I will ever find. » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 104).

<sup>12</sup> « Very early on, I got the feeling that the principal function of books was not to distract but rather to take the measure of things » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 104).

Dans son article *Writing Away*, Warren Motte (1997) discute l'authenticité dans l'écriture de Le Clézio à propos d'*Onitsha*. Il montre que le protagoniste, Fintan, trouve du réconfort dans les livres. Motte dit même que la littérature devient une 'langue maternelle' pour Fintan. Il fait remarquer un lien entre la mère de Fintan (Maou), l'écriture et la lecture, puisqu'elle s'exprime souvent en écrivant et elle lit souvent à son fils.

Même si l'écriture forgée à un tel jeune âge est rassurante et personnelle pour Le Clézio, elle n'est pas limitée à une recherche de soi ou à une expérience simplement cathartique. Dans un entretien avec Paul Maury (2006 : 83) il affirme son intérêt pour la nature interactive des livres et il déclare que « les vrais livres n'ont pas de fin », et qu'il y a plutôt une interaction constante entre auteur et lecteur. En plus, il pense que l'auteur doit explorer et voir le monde de plusieurs perspectives afin d'améliorer son écriture. D'après Le Clézio l'acte d'écrire, qui permet la réflexion sur soi, doit aussi être dynamique, un processus au cours duquel l'auteur cherche à représenter plusieurs points de vue. Ridon (1997 : 722) félicite Le Clézio de son accomplissement, la production d'une écriture qui est toujours en mouvement, toujours en train de découvrir d'autres voix.

L'influence de ses voyages sur Le Clézio devient aussi visible dans son emploi d'une grammaire et d'un vocabulaire qui dévie parfois de la norme. Bénédicte Mauguière et Bruno Thibault (2005) qualifient son écriture comme un type de subversion de la langue française. Selon ces critiques, son incorporation de la langue 'alternative' ou 'infusée' transforme sa langue en une langue de résistance.

Alors que Le Clézio est devenu témoin du monde, qui représente des pays et des cultures qui autrement pourraient être oubliés ou demeurer inconnus<sup>13</sup>, il exprime aussi ses expériences personnelles. Mais même s'il décrit des événements de sa vie, sa notion d'autobiographie reste compliquée.

D'après Philippe Lejeune (1975 : 14) une autobiographie est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ». Et même si Le Clézio décrit souvent de vrais événements de sa vie et qu'il met en doute, comme le font plusieurs écrivains contemporains, la véracité de ces événements ; il demande à Cortanze (1999 : 9) : « un livre, à quoi ça sert? Ça sert à cacher les choses, pour que les autres ne les trouvent pas ». L'auteur élusif avoue qu'il ne se conforme pas aux contraintes traditionnelles de l'autobiographie ; par contre, il les met en question.

De nos jours les distinctions claires entre l'autobiographie et la fiction sont devenues de plus en plus fluides. Pierre Gasparini (2011 : 11) écrit sans réserve que : « Désuète, ronflant et illusionniste, l'autobiographie 'classique' était disqualifiée par la découverte de l'inconscient ». L'auteur ne peut pas écrire en isolation de sa vie, il est influencé par ses expériences. En plus, l'écriture peut servir comme moyen de rechercher son passé, comme l'explique Gasparini (2011 : 15) :

L'autofiction se distingue donc de l'autobiographie traditionnelle sur deux plans : davantage de liberté au niveau de l'énonciation,

---

<sup>13</sup> Par exemple dans ses livres *Mondo et autres histoires*, *Étoile errante*, *Terra Amata* etc.

davantage de contrainte en ce qui concerne la structure temporelle. Quel est le but de cette double stratégie ? Découvrir, exprimer, construire une vérité autre que celle qui était accessible à l'autobiographie traditionnelle.

D'après Gasparini (2011 : 24), le débat entre autobiographie et autofiction n'est peut-être plus nécessaire, en fait, nous « ne sommes plus dans un schéma binaire fondé sur l'exclusion. Non seulement l'option autobiographique est-elle aussi légitime que l'option fictionnelle, mais on peut passer de l'une à l'autre ». Il explique qu'en fin de compte les deux 'genres' ne s'opposent pas, mais peuvent être complémentaires : « l'autofiction ne se constitue plus versus, contre l'autobiographie. Elle la problématise, elle la dialectise, elle développe ses potentialités. Elle creuse le même sillon, le même versus » (Gasparini 2011 : 16). L'infusion de l'imaginaire fait partie de la réalité de notre existence humaine et chez Le Clézio, l'autofiction est la mode de l'écriture instinctive.

Dans son article sur l'autofiction Karen Ferreira-Meyers résume les arguments autour de l'autofiction et sa conclusion s'aligne avec celle de Gasparini. Elle pose la question : « Doit-on admettre que réalité et fiction ne sont pas en relation d'opposition, mais d'interdépendance ? » (Ferreira-Meyers 2008 : 71) Comme l'avoue Le Clézio à la première page de *L'Africain*, l'écriture autofictive devient une tentative à une meilleure compréhension de soi.

Pourtant Gasparini (2011 : 11 - 12) ajoute au rôle de l'autofiction où

l'écriture du moi ne se réduit pas à l'introspection. Elle peut aussi se tourner vers les autres, pour faire leur apologie, leur procès, ou simplement leur portrait, mais, la plupart du temps, dans une perspective axiologique. Si on élargit encore la focale, l'écriture du

moi dépasse le niveau interpersonnel pour s'intéresser aux rapports du sujet avec le monde.

Une exploration imaginative par l'écriture illustre les influences des autres sur l'auteur ainsi que l'occasion d'un moment de réflexion sur le propre impact de l'auteur sur son environnement. Le processus de l'écriture peut également servir comme une occasion pour se réconcilier avec le passé.

L'écriture joue un rôle très important dans la vie de Le Clézio ; l'écriture influence la façon dont il se voit et dont il voit le monde et c'est une activité qui est souvent liée au voyage. Le Clézio est un écrivain qui est conscient des conséquences de ses mots et il réfléchit sur l'interaction entre le texte et le lecteur. Comme l'auteur qui s'interroge sur la nature de l'écriture et du texte, cette dissertation va aussi incorporer ces éléments dans l'analyse du corpus principal.

Ce survol des études pertinentes aux deux livres qui seront l'objet de notre analyse éclaircit les thèmes et les théories importants qui sont à la base de cette recherche qui vise en particulier à approfondir la compréhension de la représentation du voyage initiatique dans *Onitsha* et *L'Africain*.

### 3. Voyage et famille : un héritage d'aventure

---

« Tout être humain est le résultat d'un père et une mère » ; c'est une phrase simple mais puissante qui sert d'ouverture à *L'Africain* (9). La notice biographique insérée dans ses livres nous révèle que : « J. M. G. Le Clézio est né à Nice le 13 avril 1940 ; il est originaire d'une famille de Bretagne émigrée à l'île Maurice au XVIIIe siècle. Grand voyageur, J. M. G. Le Clézio n'a jamais cessé d'écrire depuis l'âge de sept ou huit ans... »

Ce chapitre propose une discussion des représentations différentes de la famille de voyageurs dans les deux livres en question. *Onitsha* et *L'Africain* traitent principalement de la famille nucléaire, pour cette raison la discussion de l'influence des générations précédentes sera très brève.

Le voyage semble jouer un rôle primordial dans la vie de cet auteur. Dans ce chapitre nous allons examiner comment l'idée du voyage est liée à une meilleure compréhension de la famille dans *Onitsha* et *L'Africain*. À travers les perspectives (parfois assez différentes) proposées par les deux textes, nous allons examiner la façon dont le voyage et l'aventure influencent la représentation de la mère, le voyage physique et affectif du garçon vers le père, et la réflexion de Le Clézio sur les voyages de ses parents au début de leur relation afin d'explorer leur histoire



et l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre. Finalement nous allons analyser la famille des aventuriers représentée dans les deux textes, réunie par leurs moments vécus ensemble au bout du monde.

### Les générations précédentes

Il est bien connu que l'appétit du voyage coule fortement dans le sang leclezien et que la famille a des liens forts avec l'île Maurice et avec la Bretagne. Le Clézio explore soigneusement les expériences des générations précédentes dans d'autres livres [*Le chercheur d'or* (1985), *Voyage à Rodrigues* (1986), *La Quarantaine* (1995), *Révolutions* (2003) et *Ritournelle de la faim* (2008)]. Par contre, dans *Onitsha* et *L'Africain* il s'intéresse aux expériences de la famille « nucléaire ». Ceci dit, il y a par ci et par là dans ces deux œuvres des références aux grands-parents et nous allons d'abord étudier comment ces personnages influencent l'idée de l'affinité familiale pour le voyage.

La grand-mère Aurelia et la tante Rosa dans *Onitsha* (97) sont des complices du garçon contre le père strict et distant. Rosa ne cache pas son dédain pour Geoffrey quand elle crie : « Porco inglese, il est fou ! Au lieu de venir s'occuper de toi [Maou] ! Avec l'enfant qui va naître ! ». Elle s'inquiète pour sa famille qui va partir et, elle n'a pas confiance en cet étranger anglais qui vient d'au-delà de la Manche. Fintan est conscient de ses sentiments et, comme ses tantes, il n'a pas confiance en son père en Afrique.

Grand-mère Aurelia n'a pas d'opinions aussi franches, mais Le Clézio remarque sa réprobation quand il écrit qu'elle « ne parlait pas de Geoffrey Allen. Il était Anglais, un ennemi » (*ibid.*, 75). Ces opinions soutiennent la colère du garçon qui ne veut pas rencontrer son père étranger. La grand-mère et la tante dans *Onitsha* représentent ce qui est familier et l'appréhension de voyager, elles ne conforment pas à la tradition d'aventure multi-générationnelle chez les Le Clézio.

Pourtant, dans *l'Africain* il y a des indices que les grands-parents sont des voyageurs eux aussi. Dans cette œuvre les souvenirs de ses grands-parents sont une source de confort pour le jeune garçon qui commence son voyage initiatique. Le garçon se souvient de ses grands-parents doux, « Une grand-mère avec ses contes, un grand-père avec sa voix chantante de Mauricien... » (*L'Africain*, 35). Dans cette description le lien entre la famille et le voyage est souligné. La mémoire de la voix du grand-père rassure le protagoniste ; les grands-parents lui manquent, mais il se rappelle le fait qu'ils sont voyageurs aussi. Le garçon se rend compte qu'il fait partie de leur tribu et c'est un lien d'héritage qui l'aidera à façonner son identité.

Cette description des grands-parents associée à l'instinct pour voyager évoque les descriptions que Le Clézio a données dans les entretiens où il parle de son enfance en France et le fait d'être « élevé comme un jeune mauricien » (Cortanze, 2008 : 97) avec les traditions de ses grands-parents. Dans la biographie écrite par *L'Association Le Clézio* on voit qu'à l'âge de 15 ans, « Jean-Marie découvre dans

une valise les plans et les croquis qui avaient servi à la préparation de l'expédition » de son grand-père à l'île Maurice. Un lien entre la famille et le voyage est incontestable. Dans l'article *On reading as true travel* (2002 : 104) Le Clézio explique que les livres de son grand-père sont le seul trésor qu'il possède. D'après l'Association des lecteurs de J.M.G. Le Clézio « Il lit avec passion : Kipling, Conrad, les récits des explorateurs – Charles de Foucauld, Camille Douls –, les poèmes de Rimbaud, puis les philosophes présocratiques... ». Ces livres constituent un héritage concret de ses grands-parents, mais ils indiquent aussi un héritage 'd'esprit' : une appréciation du voyage partagée entre les générations.

#### La mère aventureuse et « africaine »

Dans les deux textes le jeune protagoniste est très proche de sa mère. Comme le note Naòmi Morgan, c'est une relation très importante même avant le voyage qui change tout, et le lien entre mère et fils devient plus fort en route pour l'Afrique. Morgan montre que la mère est « intermédiaire entre deux rives, le présent et le passé, Maurice, l'Europe, l'Afrique ; c'est la présence de la mère qui rendait L'Afrique possible et supportable » (2014 : 129).

Malgré la description assez minimaliste de la mère dans les deux livres, il y a des instances où elle influence la perception de son fils en ce qui concerne le voyage. Dans *Onitsha* et *L'Africain* les histoires commencent avec l'introduction de la

mère fragile mais redoutable. Nous remarquons dans *Onitsha* (13) que le grand bateau

faisait route vers la côte ouest de l'Afrique, et Fintan regardait sa mère comme si c'était la première fois. Peut-être qu'il n'avait jamais senti auparavant à quel point elle était jeune, proche de lui, comme la sœur qu'il n'avait jamais eue. Non pas vraiment belle, mais si vivante, si forte.

Pour le garçon, le voyage déclenche alors une véritable redécouverte de sa mère. En faisant ce voyage Fintan apprécie mieux sa mère, comme individu, comme aventurière ; il voit son enthousiasme aussi bien que sa vulnérabilité pour la première fois. C'est un rapport qui est rendu plus fort par le voyage qu'ils ont fait ensemble.

Dans *L'Africain* (29) Le Clézio décrit avec admiration une mère qui « s'était faite africaine, à sa mesure, [il] imagine qu'elle devait croire qu'il n'y avait pas d'endroit plus sûr au monde pour deux garçons de [leur] âge ». Contraire aux autres passagers du bateau qui gardent leur distance et leur air supérieur, la mère est fascinée par l'Afrique. Elle n'a pas peur d'être différente et elle s'ouvre à la possibilité de l'aventure et de la liberté. Ainsi, elle continue la tradition familiale du voyage.

Cette approche libérale ne vient pas d'une femme naïve et privilégiée. Le Clézio exprime sa compréhension de l'indépendance et du courage impressionnant de la mère quand il écrit dans *L'Africain* (47) : « Ce n'est que longtemps après, quand l'égoïsme naturel aux enfants s'est estompé, que j'ai compris : ma mère, en vivant loin de mon père, avait pratiqué du fait de la guerre un héroïsme sans

emphase... ». Ses réflexions démontrent la maturité d'un écrivain contemplatif qui est conscient du changement de perspective qu'il obtient en grandissant.

La dernière photographie dans *L'Africain* est l'image de la mère qui traverse un fleuve sur un cheval et qui

monte en amazone, comme elle a appris à le faire au manège d'Ermenonville. Et cette posture si inconfortable – sans doute vaguement ridicule, la séparation des sexes qui est encore de mise en France avant la guerre – paradoxalement lui donne un air d'Africaine. Quelque chose de nonchalant et de gracieux, en même temps de très ancien, qui évoque les temps bibliques, ou bien les caravanes Touareg, où les femmes voyagent à travers le désert accrochées dans les nacelles aux flancs des dromadaires (*L'Africain*, 85).

L'image de la mère dans cette posture est à la fois naturelle et extraordinaire, elle n'est pas comme les femmes d'Europe. Elle est plutôt liée aux femmes des légendes : les femmes Touareg qui sont des nomades courageuses, et Marie de la Bible qui voyage à Bethléem. Cette image allégorique, stoïque et ancienne donne une qualité mythique à la mère, celle de la femme qui voyage dans des pays exotiques. La photo sert comme preuve de l'esprit aventurier de la mère.

Le voyage enlève le jeune auteur à son environnement confortable, il est libéré de sa perspective enfantine et égoïste et il découvre alors une mère florissante face à l'aventure. C'est un personnage qui s'épanouit et se développe au contact d'autres terres, mais pas sans difficulté ; elle surmonte l'angoisse de la séparation, elle est courageuse pendant la guerre et elle fait tout pour trouver une meilleure vie pour sa famille. Dans *Onitsha* et *L'Africain*, Le Clézio exprime de l'admiration pour cette mère aventurière.

## Le père de l'autre bout du monde

« Dis, Maou, pourquoi tu t'es mariée avec un Anglais ? » (*Onitsha*, 45).

Contraire à l'admiration croissante et assez naturelle que le jeune protagoniste éprouve pour la mère, sa relation avec son père est beaucoup plus compliquée. Le voyage initiatique devient aussi un voyage vers un père inconnu. Si le protagoniste semble être proche de cette mère « douce », il trouve plus difficile de nouer des liens avec son père « absent » (*L'Africain*, 29) qui « croyait à la discipline, dans chaque geste de chaque jour... » (*ibid.*, 28). En écrivant les deux livres Le Clézio semble essayer d'obtenir une meilleure compréhension du père : de son caractère et de ses circonstances, et le père « absent » se transforme au fur et à mesure en « un survivant » (*ibid.*, 67).

*L'Africain* propose une représentation plus bienveillante de la figure du père que celle réservée à Geoffrey dans *Onitsha*. Les deux livres commencent avec l'histoire de la mère mais ils deviennent l'histoire du père. Le Clézio explique dans *L'Africain* (9) : « J'ai longtemps rêvé que ma mère était noire... Puis j'ai découvert, ... que c'était lui [le père] l'Africain. Cela était difficile à admettre. » L'auteur a dû revoir son histoire en écrivant ces livres. Dans *L'Africain*, qui est sorti plus qu'une décennie après *Onitsha*, il fait peut-être un plus grand effort pour comprendre la perspective du père.

Dans les deux livres Le Clézio introduit la relation tendue entre père et fils. Dans *Onitsha* (17), Fintan crie « Je le déteste, je le déteste. Je ne veux pas partir, je ne veux pas aller là-bas. Je le déteste, il n'est pas mon père ! » L'enfant est dans un désarroi compréhensible : sa vie est basculée par un homme mystérieux qu'il n'a jamais rencontré. L'enfant dit qu'il ne veut pas faire le voyage vers le père, et l'auteur répète les mêmes sentiments plus tard dans *L'Africain* (52) quand il explique que « ce n'est pas l'Afrique qui m'a causé un choc, mais la découverte de ce père inconnu, étrange, possiblement dangereux ».

Quand Le Clézio réfléchit sur cette rencontre avec le père dans *L'Africain* (50), il remarque: « La première fois que j'ai vu mon père, à Ogoja, il m'a semblé qu'il portait des lorgnons. D'où me vient cette idée ? Porter les lorgnons n'était plus courant à cette époque. En réalité, mon père devait porter des lunettes à la mode ». C'est une idée intéressante que la découverte d'un père complètement inconnu était une expérience si bizarre ou peut-être traumatisante que l'auteur a imaginé une image assez comique du père avec des lunettes démodées : « une simple paire de lunettes ne suffisait pas » (*ibid.*). La situation extraordinaire et gênante de découvrir une relation qu'on n'a jamais connue est reflétée dans la représentation du père en caricature.

Le jeune garçon rencontre son père sévère et marqué par la vie difficile qu'il a vécue en Afrique, un homme qui habitait seul pendant plusieurs années loin de la douceur du contexte familial :

Tel était l'homme que j'ai rencontré en 1948, à la fin de sa vie africaine. Je ne l'ai pas reconnu, pas compris. Il était trop différent

de tous ceux que je connaissais, un étranger, et même plus que cela, presque un ennemi (*L'Africain*, 105).

Le garçon, gâté par sa mère et par ses grands-parents est naturellement frustré à cause de l'étranger rigide qui est soudainement à la tête de la famille et qui perturbe sa vie.

C'est le père qui initie le voyage en Afrique, et dans *Onitsha* (209), l'auteur laisse entendre que le père peut aussi jouer le rôle de provocateur d'autres aventures du garçon. Normalement le garçon s'échappe dans la brousse à la première occasion afin de fuir l'atmosphère lourde et oppressive de la maison de Geoffrey. Par contre, quand le père part en voyage lui-même, la maison devient calme. Le protagoniste n'a donc plus la compulsion de partir en exploration et alors ce moment de paix a un effet négatif sur son esprit de voyageur : « Depuis que Geoffrey était parti là-bas, du côté d'Owerri, vers la rivière Cross, tout était changé. Il y avait une paix extraordinaire dans la maison, et Fintan n'avait même plus envie de sortir ».

Cependant, le goût de l'aventure est un trait de caractère partagé entre père et fils et la reconnaissance de cette partie de l'esprit commun marque le début d'une meilleure compréhension du père. Dans *Onitsha* Le Clézio consacre plusieurs sections du livre à l'obsession de Geoffrey avec les mythes africains. Pour lui : « L'Afrique brûle comme un secret, comme une fièvre. Geoffrey Allen ne peut pas détacher son regard, un seul instant, il ne peut pas rêver d'autre rêve » (99). Peut-être la passion d'exploration chez le père de temps en temps donne-t-elle au garçon aussi l'appréciation de l'aventure. On sent la qualité de magie dans la



croyance que les mystères du monde sont cachés juste hors de vue et qu'ils sont gardés comme un trésor dans l'histoire du peuple indigène.

Finalement il y a de la progression vers une compréhension de la situation du père dans les deux livres. Le rapprochement se trouve grâce à l'exploration du perspectif du père. Encore une fois le voyage joue un rôle important dans cette évolution. Dans *L'Africain* (50) Le Clézio dit à propos du père : « Il avait choisi autre chose. Par orgueil sans doute, pour fuir la médiocrité de la société anglaise, par goût de l'aventure aussi. Et cette autre chose n'était pas gratuite ». Ici, l'auteur montre son respect pour le père tenace qui n'est pas médiocre et qui rejette le snobisme et les idées reçues de la société pour adopter une vie d'aventure. Mais cette citation montre qu'il ne s'agit pas d'un simple dénouement heureux, la compréhension est nuancée quand Le Clézio voit aussi les conséquences du choix du père qui a changé (la vie de) la famille pour toujours. Le personnage du père n'est pas facile à aimer mais sa 'vocation' de voyager le rend plus sympathique au narrateur et devient un lien entre père et fils.

L'auteur réfléchit sur un moment touchant d'une visite du fils à son père qui est déjà âgé « Je me souviens de l'étincelle dans ses yeux quand je lui ai raconté que j'avais parlé de lui aux Indiens... Il a eu un léger sourire, il a dit, je crois : 'il y a dix ans, j'y serais allé' » (*L'Africain*, 62). La fascination du voyage est quelque chose qu'ils ont en commun. C'est quelque chose qui relie la famille en tenant compte de la personnalité difficile du père. Sans trop dire, le commentaire du père montre la fierté qu'il ressent pour son fils.

En écrivant les deux livres Le Clézio retrace le voyage qui a changé la famille pour toujours. L'auteur se met à la place de son père et il comprend que :

L'homme que j'ai rencontré en 1948, l'année de mes huit ans, était usé, vieilli prématurément par le climat équatorial, devenu irritable à cause de la théophylline qu'il prenait pour lutter contre ses crises d'asthme, rendu amer par la solitude, d'avoir vécu toutes les années de guerre coupé du monde, sans nouvelles de sa famille, dans l'impossibilité de quitter son poste pour aller au secours de sa femme et de ses enfants, ou même de leur envoyer de l'argent (*L'Africain*, 45).

La compassion et l'empathie du fils pour son père sont évidentes dans ce paragraphe. Il y a une compréhension touchante des sacrifices et des conséquences de la passion des voyages. Cet aspect du caractère du père entraîne des conséquences positives et négatives. Il est difficile de comprendre qu'il était si dévoué à ce pays, tandis que « ce même pays lui avait volé sa vie de famille et l'amour des siens » (*L'Africain*, 108).

La compulsion de voyager fait partie de la personnalité du père et quand il revient en France l'influence de l'Afrique sur lui est toujours évidente. Le père garde ses habitudes, Le Clézio explique que « C'était comme s'il n'avait jamais quitté l'Afrique » (*L'Africain*, 66). Le père incorpore l'Afrique dans son identité, ainsi le voyage qui a aussi transformé le jeune garçon devient-il une référence pour Le Clézio, un moyen de comprendre le père. Plus tard dans *L'Africain* (112), l'auteur souligne cette influence : « Tout cela peut sembler anecdotique. Mais ces manières africaines qui étaient devenues sa seconde nature apportaient sans

doute une leçon à laquelle l'enfant, puis l'adolescent ne pouvait pas être insensible ».

Dans *Onitsha* et *L'Africain* il y a une distance physique autant qu'affective entre père et fils. Le voyage initial du garçon en Afrique enlève la distance physique, mais en fin de compte c'est une vie de réflexion, d'écriture et de réécriture qui ramène Le Clézio adulte à une meilleure compréhension du point de vue du père. Le premier voyage en Afrique ainsi que la passion pour le voyage que père et fils partagent, servent comme point de départ vers cette largeur d'esprit. La distance émotionnelle est réduite et le jugement change en un sentiment de compréhension ou même d'admiration. L'écriture des deux œuvres est un voyage vers le passé, un voyage vers le père.

#### Le lien entre l'amour des parents et le voyage : un voyage vers le cœur

La figure du père dans *L'Africain* et *Onitsha* est quelquefois si distante qu'il est difficile d'imaginer comment la mère douce a choisi un tel mari. Le Clézio explore la relation entre les parents dans les deux textes et on voit que c'est en fait le goût de l'aventure qui réunit les parents.

Dans *Onitsha* (30) Maou compose une lettre très émouvante à son mari qui explique la difficulté qu'elle éprouve quand ils sont séparés :

Geoffrey, tu es en moi, je suis en toi. Le temps qui nous a séparés n'existe plus. Le temps m'avait effacée. Dans les

traces sur la mer, dans les signes d'écume, j'ai lu ta mémoire. Je ne peux pas perdre ce que je vois, je ne peux pas oublier ce que je suis. C'est pour toi que je fais ce voyage.

Dans ces mots remplis d'amour le lecteur sent aussi la séparation douloureuse des parents et cette lettre explique pourquoi la mère quitte l'Europe pour vivre une vie meilleure qu'elle imagine possible avec Geoffrey en Afrique.

Dans *L'Africain* (64), Le Clézio explore aussi l'histoire d'amour de ses parents d'avant sa naissance. Il décrit la liberté qu'ils ressentaient, et l'espoir de son père de : « [partager] l'amour et l'aventure avec sa femme, à cheval sur les sentiers de montagne ». Pour mieux comprendre son passé, il revoit les voyages de ses parents en tant que jeunes amoureux en Afrique et il se rend compte que « [son] père et [sa] mère y ressentent une liberté qu'ils n'ont jamais connue ailleurs » (*L'Africain*, 83). Le Clézio examine aussi des photographies de cette époque fondatrice dans la relation de ses parents et il admet que « malgré la mauvaise qualité des tirages, le bonheur de [son] père et de [sa] mère est perceptible » (*L'Africain*, 84).

Ses découvertes du 'bon vieux temps' de ses parents commencent à expliquer les circonstances qui amenaient à son propre voyage initiatique. Mais Le Clézio reconnaît que le temps, la séparation et la guerre ont changé la relation entre ses parents. Le ton devient nostalgique quand il se rend compte que « [son] père et [sa mère] sont unis par ce rêve, ils sont ensemble comme les exilés d'un pays inaccessible. » (*L'Africain*, 59). C'est une réalisation assez amère d'un passé unificateur, mais impénétrable.

L'auteur se rend compte que le voyage, « le temps à Bansa, pour mon père et ma mère, c'est le temps de la jeunesse, de l'aventure » (*L'Africain*, 86). Il retrace l'histoire de ses parents afin de mieux comprendre les circonstances de la sienne. Il comprend que c'est « l'Afrique qui est sa mère, puisqu'il est le fruit de la vie amoureuse et aventureuse de ses parents en Afrique » (Béatrice Damamme-Gilbert, 2008 : 30). La réflexion sur l'histoire des parents souligne comment l'amour, le mythe de ses origines et le voyage sont liés.

### Une famille d'aventuriers

Même si leur séjour en Afrique s'avère être loin des moments idylliques vécus par ses parents, la famille est cependant reliée par leurs expériences ensemble à l'autre bout du monde. Le Clézio raconte une anecdote (*L'Africain*, 42 et 43) où la famille est dans la maison en Afrique, 'prise en embuscade' par les insectes qui « arrivaient par vagues... attirés par la lumière de la lampe à pétrole ». Le père ferme les portes et les fenêtres et Le Clézio avoue : « Je ne sais pourquoi, il me semble qu'à aucun autre endroit je n'ai ressenti cette impression de famille, de faire partie d'une cellule ». L'auteur dévoile cette expérience d'appartenance liée à l'aventure ; loin de tout, la famille se trouve en sécurité ensemble 'contre les éléments'. Pour Le Clézio « cette salle étouffante devenait pareille à la cabine d'un bateau fermée contre la nuit ». Encore une fois, un lien est établi entre le concept du voyage et le concept de la famille. Comme l'explique Simon Levesque (2015 : 3) « plus qu'un simple portrait de cette période africaine, dans ce texte intimiste,

la question de l'habitus<sup>14</sup> est prépondérante » où la famille incarne l'influence de l'Afrique.

Le Clézio continue la description des moments en famille :

Oui, je crois que je n'ai jamais connu de tels moments d'intimité, un tel mélange de rituel et de familier. Si loin de la salle à manger de ma grand-mère, du luxe rassurant des vieux fauteuils de cuir, des conversations endormissantes et de la soupière fumante, décorée d'une guirlande de houx, dans la nuit calme et lointaine de la ville (*L'Africain*, 43 et 44).

Ici, l'auteur juxtapose les idées reçues des expériences du confort et de la sécurité dans une famille traditionnelle, (un confort surtout physique qu'il a éprouvé en Europe) avec son expérience en Afrique rurale. Pour lui, ces moments d'aventure relient la famille et il ressent mieux le rapport entre eux.

Il est intéressant de noter qu'il n'y a pas d'exemples concrets dans *Onitsha* d'une famille vraiment unie. Il y a des moments où les personnages se rapprochent l'un de l'autre comme individus, mais on n'a pas le même sentiment d'une cellule familiale comme dans *L'Africain*. Au contraire, dans *Onitsha*, les moments les plus heureux en famille sont quand Geoffrey part en voyage pour ses recherches sur les mythes africains. Ce bonheur s'exprime dans le passage que nous avons déjà cité plus haut (p. 39) qui évoque la paix exceptionnelle à la maison. Dans

---

<sup>14</sup> Le terme « habitus » de Pierre Bourdieu signifie « le produit du travail d'inculcation et d'appropriation nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives (e. g. de la langue, de l'économie, etc.) parviennent à se reproduire, sous la forme de dispositions durables, dans tous les organismes (que l'on peut, si l'on veut, appeler individus) durablement soumis aux mêmes conditionnements, donc placés dans les mêmes conditions matérielles d'existences » (1972 : 282).

*L'Africain* Le Clézio reflète davantage sur les moments en famille ensemble en Afrique.

Il y a le même ton méditatif quand Le Clézio décrit les objets de famille et qu'il expose comment ses expériences en Afrique l'ont influencé. Ces objets sont des symboles du voyage et du déplacement, mais pour lui, ils représentent l'appartenance. Il écrit dans *L'Africain* (76) : « Pour moi, ces objets, ces bois sculptés et ces masques accrochés aux murs n'étaient pas du tout exotiques. Ils étaient ma part africaine, ils prolongeaient ma vie et, d'une certaine façon, ils l'expliquaient ». Ces possessions précieuses de ses parents lui rappellent des moments intégraux de son enfance, des moments d'une famille unie d'aventuriers.

Influencé par des générations attirées par le voyage, Le Clézio explore son voyage avec sa famille nucléaire dans *Onitsha* et *L'Africain*. Chez les Le Clézio, le voyage agit comme catalyseur. L'aventure en Afrique provoque des moments de grande admiration pour sa mère et le voyage devient aussi un point de départ pour la relation avec son père. L'auteur retrace les voyages de ses parents en Afrique avant sa naissance afin de mieux comprendre leur amour et les circonstances qui amenaient à son voyage initiatique. C'est un voyage qui change tout, un voyage qui réunit la famille, qui constitue un lien avec les générations précédentes, qui est perçu comme un élément essentiel toujours présent dans le portrait de famille.

#### 4. Voyage et initiation : une formation en Afrique

---

Le voyage en Afrique s'avère être un événement particulièrement formateur pour les protagonistes dans *Onitsha* et *L'Africain*. Quand les personnages entament leurs voyages ils sont enlevés de leurs zones de confort pour éprouver ensuite une phase d'apprentissage qui entraîne un rapprochement à la nature ainsi qu'un rapprochement à la communauté de leur village en Afrique. Ceci est surtout vrai pour le jeune protagoniste, pour qui c'est un changement parfois bouleversant et une période marquée par l'exploration et une évolution intérieure.

La notion d'initiation est souvent liée au motif du voyage dans les deux textes de Le Clézio. Ce chapitre va explorer comment le voyage peut être une expérience d'initiation, lorsque les personnages entreprennent un voyage intérieur qui est inextricablement lié au voyage physique.

Le but de ce chapitre est d'étudier les instances dans les deux livres où le garçon passe par les étapes traditionnellement liées à l'initiation (selon la théorie d'initiation proposée par l'anthropologue Arnold Van Gennep mentionnée dans la section théorique) à savoir la séparation, le développement et l'intégration et comment ces expériences sont liées au voyage. Rappelons-nous que l'initié est transformé par cette expérience où il vit un changement physique, mental ou émotionnel (ou bien une combinaison de ces phénomènes). L'initiation permet à



l'individu d'atteindre un nouveau statut dans la société et cette transition est individuelle et personnalisée. Nous observerons en deuxième lieu comment le développement personnel des autres personnages est lié au voyage, même si les deux livres se focalisent sur le voyage initiatique du jeune protagoniste.

Dans la partie suivante nous allons explorer les étapes d'initiation éprouvées par le jeune protagoniste pendant son voyage formateur où la « réalité était dans les légendes » (*L'Africain*, 21). Nous allons aussi réfléchir sur le développement des autres personnages (le père et la mère) et comment leur évolution personnelle est liée au voyage.

### Séparation

*L'Africain* et *Onitsha* commencent avec un voyage qui change tout, un voyage vers un père éloigné et qui entraîne une séparation difficile pour la famille. Les histoires se déroulent dans une période d'incertitude, juste après la Seconde Guerre mondiale, et quand les membres de la famille se disent 'adieu' c'est avec une compréhension de la finalité que cette expression apporte. Pour la famille qui entreprend ce voyage, il y a un sens que le « grand saut vers l'Inconnu est forcément une mission périlleuse » (Michel, 2004 : 3).

Dans un certain sens le lecteur est amené à s'identifier au voyage de Fintan puisque son hésitation est une réflexion de

l'hésitation naturelle du lecteur à quitter le monde familier afin d'explorer l'inconnu. Cette réflexion sert à situer le lecteur au côté du personnage principal du roman et suggère que, comme le voyage de Fintan devient inévitable quand il monte à bord du Surabaya, notre voyage devient aussi inévitable dès que nous commençons à lire (Warren Motte, 1997 : 689 ; ma traduction)<sup>15</sup>.

Le texte décrit la réaction physique de Fintan au commencement du voyage : « c'était la première fois. Et, en même temps, il ne pouvait pas comprendre pourquoi, cela serrait sa gorge et faisait battre son cœur plus fort, et mettait des larmes dans ses yeux, parce que c'était aussi la dernière fois » (*Onitsha*, 14). Le garçon apprécie l'importance du voyage, mais il ressent aussi la tristesse de la finalité de cet événement. Pour quelqu'un de si jeune, définir ses émotions profondes et complexes n'est pas possible, mais le protagoniste ne peut pas échapper à la réaction primordiale de la douleur d'une perte. Les connexions entre les membres de la famille aussi bien que ses notions de 'chez lui' changeront toujours. Comme le dit Isabelle Roussel-Gillet (2007 : 160) « L'écriture de *Le Clézio* est une saisie du dessaisissement que constitue l'expérience du voyage ».

Le voyage est un catalyseur pour le protagoniste et il sent que tout sera désormais différent : « Ils s'en allaient, jamais plus rien ne serait comme autrefois » (*Onitsha*, 14). Le voyage met fin à la vie confortable et connue chez les

---

<sup>15</sup> « For Fintan's remark is figural of the reader's own natural hesitation to leave the familiar behind and strike out for the unknown. It serves to situate the reader in solidarity with the principal character of the novel and to suggest that, just as Fintan's journey becomes inevitable once he embarks upon the Surabaya, so too our journey becomes inevitable once we begin to read » (Warren Motte, 1997 : 689).

grands-parents. Fintan se souvient avec nostalgie de « la voix de la grand-mère Aurelia qui racontait mille histoires drôles pour ne pas penser à ce qui arrivait. L'arrachement, le trou laissé dans la mémoire » (*Onitsha*, 16). La séparation est sévère et douloureuse et le garçon éprouve à la fois le réconfort des souvenirs et la douleur qui vient avec la connaissance que tout va changer. Le Clézio s'attarde sur cette expérience difficile afin de souligner comment le protagoniste se sent brutalement déraciné et il revit le sentiment de perte de sa vie en Europe et de tout ce qu'il connaît.

Les deux livres montrent bien le contraste entre l'environnement familial en Europe et l'étrangeté de l'Afrique. Pour le jeune garçon les perceptions de ces environnements sont (au début au moins) liés aux gens qui les influencent : le milieu lié à la mère et aux grands-parents indulgents et celui lié au père qui est stricte et hostile. Dans *L'Africain* (52) Le Clézio discute le style d'éducation des enfants pratiqué par la famille en Europe par rapport à celui du père en Afrique.

Il explique que sa grand-mère, « une vieille dame généreuse et raffinée, qui était fondamentalement opposée à toute forme de châtement corporel envers les enfants, lui préférait la raison et la douceur » (*ibid.*). Le grand-père, élevé dans un environnement strict à l'île Maurice, mais influencé par sa femme, cultivait une « sorte de distance ennuyée propre aux gros fumeurs [qui] l'isolait dans un réduit où il s'enfermait à clef pour, justement, y fuir en paix son caporal » (*ibid.*). Quant aux parents, il y a un lien très fort entre mère et fils. D'après les descriptions des interactions entre ces personnages il y a plutôt un sens d'amitié que le rapport

traditionnel entre un parent et un enfant des années 1940. L'auteur explique qu'avec la mère « c'étaient la fantaisie et le charme. Nous l'aimions, et j'imagine que nos bêtises la faisaient rire » (*ibid.*). Une petite remarque sur le père expose un contraste saisissant : « Son autorité a tout de suite posé un problème » (*ibid.*). Les deux représentations des parents reflètent la représentation de l'Afrique : chaleureuse et joyeuse comme la mère, mais à la fois, stricte et sans pitié comme le père.

Cette expérience de domination est un choc pour le garçon. Non seulement l'environnement physique va changer, mais aussi l'atmosphère familiale et il doit s'adapter à l'absolutisme du père. C'est un changement radical qui souligne l'expérience de séparation. Le Clézio écrit à propos du père que : « Ses colères étaient disproportionnées, excessives, épuisantes » (*L'Africain*, 110). Le personnage du père est un homme fixé dans ses habitudes après des années de solitude. L'introduction d'une perturbation sous forme d'un enfant sans discipline provoque des instances de colère chez le père pendant que le fils est désorienté et frustré. Ce changement et cette séparation du nid familial confortable déclenchent l'initiation et le développement du garçon.

L'expérience de la 'perte' de la vie confortable en Europe est rendue plus difficile parce que c'est le père qui l'a causée : la famille s'est déplacée pour le retrouver. Fintan déteste cet étranger et il pense : « 'Je ne veux pas aller en Afrique.' Il n'avait jamais dit cela à Maou, ni à grand-mère Aurelia, ni à personne. Au contraire, il l'avait voulu très fort, ça l'avait brûlé » (*Onitsha*, 18). Il est très peiné,

mais il n'a pas le courage de l'exprimer. « L'homme qui attendait, là-bas, au bout du voyage, ne serait *jamais* son père. C'était un homme inconnu... » (*Onitsha*, 18). Même avant de rencontrer le père on voit les préjugés du garçon et la distance émotionnelle entre père et fils. Fintan résiste au père qui a causé l'éloignement douloureux.

Mais la séparation à cause du voyage n'est pas uniquement une expérience malheureuse. Sur le bateau entre l'Europe et l'Afrique quand Fintan observe l'eau, il est captivé : « il regardait si longtemps, qu'il avait l'impression de tomber en avant, que le navire plongeait vers le fond de la mer. Le vide noir de l'océan et du ciel montait dans ses yeux » (*Onitsha*, 20). Ici, on ressent la fascination du protagoniste, il est presque hypnotisé par les vagues. Mais cette scène peut aussi être une métaphore, le garçon est plongé dans le purgatoire de l'inconnu et le voyage et la séparation entraînent la sensation d'une perte de contrôle. Le voyage et le changement sont à la fois sublimes et terrifiants pour le protagoniste.

En ajoutant au sens de l'inconnu, le déplacement en Afrique devient une expérience d'isolement, une coupure complète de ce qu'il a vécu jusqu'à présent. Le Clézio écrit que « dans cette case, donc, il n'y avait pas de miroirs, pas de tableaux, rien qui peut nous rappeler le monde où nous avons vécu jusque-là » (*L'Africain*, 12). La description de la maison introduit un sens d'aliénation : c'est une structure physique sans aucun confort ni réconfort émotionnel. Le sentiment de séparation est souligné par l'effacement de la normalité, par le vide, le manque

de l'ambiance accueillante d'une 'vraie' maison. Le garçon est à la maison, mais il n'est pas chez lui.

En plus de l'atmosphère familiale qui est chargée, le climat sévère en Afrique est un autre grand choc pour le protagoniste. Il est habitué aux temps plus doux en Europe et ceci entraîne chez lui une réaction physique. Il éprouve « la violence des sensations, la violence des appétits, la violence des saisons. Le premier souvenir [qu'il a] de ce continent, c'est [son] corps couvert d'une éruption de petites ampoules causées par l'extrême chaleur... » (*L'Africain*, 16). Tout comme le déplacement est difficile pour l'esprit, le corps est en même temps en train de lutter contre les nouveaux éléments. Dans cette réaction physique du garçon il y a encore une sensation d'aliénation : même le corps le trahit et sa différence est confirmée et soulignée.

On constate donc qu'il ne s'agit pas seulement d'un changement extérieur ou environnemental ; l'arrivée en Afrique marque également une transformation physique chez le garçon. Dans *L'Africain* le protagoniste décrit sa métamorphose.

En Europe il était un enfant taquin et insouciant, mais :

Le voyage en Afrique met fin à tout cela. Un changement radical : sur instructions de mon père, avant le départ, je dois me faire couper les cheveux, que j'ai portés jusque-là longs comme ceux d'un petit Breton, ce qui eut pour résultat de m'infliger un extraordinaire coup de soleil sur les oreilles, et de me faire rentrer dans le rang de la normalité masculine. Plus jamais je ne ressentirai ces atroces migraines, plus jamais je ne pourrai donner libre cours aux crises de colère de ma petite enfance. L'arrivée en Afrique a été pour moi l'entrée dans l'antichambre du monde adulte (54).

Le voyage et la rencontre du père provoquent une séparation de l'enfance et une initiation dans une nouvelle culture. C'est une culture coloniale, masculine et militaire qui est étrange et déconcertante pour le garçon qui doit céder au père (qui a commissionné la coupe de cheveux) avant même de le rencontrer. Le fait qu'il perd ses cheveux longs lui cause de la peine émotionnelle et physique. Sa coupe de cheveux était un symbole de son héritage breton et cette séparation est difficile, mais rendue plus dure par la douleur des coups de soleil. Le changement dramatique du physique initie le processus de devenir homme.

L'Afrique introduit « l'effacement de [son] visage, et des visages de tous ceux qui étaient autour de [lui] » (*L'Africain*, 12). En Afrique le garçon éprouve « l'apparition des corps ». Il est en train de grandir, et le voyage est lié au développement physique : les deux événements commencent au même moment chez le protagoniste. L'arrivée de l'adolescence est en soi une expérience étrange et aliénante puisqu'il s'agit aussi d'une période de séparation. C'est une métamorphose physique et émotionnelle qui est une épreuve très personnelle. Dans ce nouvel environnement il est d'autant plus conscient du monde autour de lui et le processus de sensibilisation est amplifié.

La rencontre avec l'Afrique se fait d'abord sous le mode de la vérité : vérité des sens, vérité des corps ; elle se fait sous le mode de la nudité. Et cette expression de la vérité se prolonge dans une conception de la liberté jusque-là inégalée et indépassable (Levesque, 2015 : 5)

Il laisse en Europe non seulement les miroirs et les comforts, mais aussi l'enfance inconsciente.

Bruno Thibault écrit que l'un « des aspects les plus frappants du rituel initiatique est que l'individu est invité à revivre l'histoire de son clan en mimant les gestes de ses Ancêtres » (2004, 138). Le protagoniste poursuit son héritage de voyageur malgré les difficultés. Le voyage en Afrique déclenche l'initiation du jeune protagoniste qui réalise un grand changement social et environnemental. Il est enlevé du milieu confortable qu'il a connu auparavant et il éprouve une séparation profonde. C'est un changement intérieur et extérieur qui touche à son lieu d'appartenance et à son identité ; le « présent africain effaçait tout ce qui l'avait précédé » (*L'Africain*, 16).

### Transition

Pourtant, le voyage qui déstabilise et qui incite un changement donne l'occasion de se développer. Après avoir surmonté le choc de la séparation, les protagonistes d'*Onitsha* et de *L'Africain* vivent de nouvelles expériences d'exploration et d'apprentissage. Ces circonstances sont aussi une occasion de cultiver des relations avec la communauté qu'ils rencontrent.

Dans les plaines africaines, le protagoniste de *L'Africain* découvre la vraie liberté pour la première fois : « Nous étions seulement deux enfants qui avaient traversé l'enfermement de cinq années de guerre, élevés dans un environnement de femmes... Ces journées à courir dans les hautes herbes à Ogoja, c'était notre première liberté » (*L'Africain*, 34). Le garçon a de plus en plus de courage à



naviguer la brousse ; « Fintan allait de plus en plus loin, à l'aventure » (*Onitsha*, 104). Dans *L'Africain* (24) aussi, le narrateur parle de ses expériences dans la nature. C'est dans les savanes « [qu'il a] vécu les moments de [sa] vie sauvage, libre, presque dangereuse. Une liberté de mouvement, de pensée et d'émotion [qu'il n'a] jamais connue ensuite ». Pendant ces occasions d'exploration le protagoniste éprouve la liberté en apprenant et il développe plus de confiance en lui-même.

La période en Afrique est l'occasion de se développer, mais aussi une occasion de mieux comprendre les autres. Comme le constate Michel (2004 : 2) : « L'ailleurs est une source de vertige ... à faire vaciller leurs normes et bouleverser leurs repères culturels ». Dans les deux livres le protagoniste apprend plus sur les cultures qu'il rencontre grâce à ses aventures. Il développe une amitié avec les autres enfants du village et il devient plus conscient des autres cultures. Cette transition est une expérience « dont on ne revient pas indemne et toujours changé » (Michel, 2004 : 2).

Dans *Onitsha* (87) le lecteur devient témoin du début de la camaraderie entre Bony et Fintan. Ils jouent ensemble et ils fabriquent « de petites statuettes ». Bony apprend à Fintan des éléments de sa culture et comment respecter la nature. Un jour Bony lui montre comment trouver « mbiam », un endroit sacré pour son peuple et Fintan comprend l'importance d'être accueilli dans ce lieu insolite. C'est un voyage et une excursion difficile : « les ronces avaient déchiré ses vêtements. Ses jambes saignaient » (*Onitsha*, 182). Il est marqué par

l'environnement, et le « chemin était difficile... » (*ibid.*) tout comme un processus d'initiation. Ici le développement émotionnel du protagoniste est une réflexion des douleurs (physiques) liées à la croissance qu'éprouvent souvent les enfants qui sont en train de grandir.

Il y a un moment au cours de l'excursion où Fintan se trouve seul et où « il sen[t] sa gorge se serrer de peur. Bony avait disparu » (*Onitsha*, 183). Ce moment est un test pour le garçon qui doit surmonter l'angoisse. Il cherche Bony et quand il trouve finalement « l'eau *mbiam* » il est soulagé : « L'eau froide coulait sur sa peau, il lui sembla qu'elle entrait dans son corps et lavait sa fatigue et sa peur. Il y avait une paix en lui, comme le poids du sommeil » (*ibid.*). Le calme qu'il ressent quand il se rend compte qu'il a réussi à l'épreuve d'être seul dans la brousse est tangible. Fintan a trouvé l'endroit sacré et l'eau *mbiam* l'embrasse. La présence de l'eau annonce l'initiation comme dans le rite sacré du baptême. C'est un moment de transition spirituelle et le protagoniste sort de l'expérience plus fort après avoir éprouvé la puissance curative de *mbiam*. Il est privilégié de voir cet endroit sacré après avoir relevé le défi de l'aventure et comme l'explique Vieme (1972, 37) l'initié maîtrise son adversité et il éprouve une sorte de renaissance.

Les révélations de l'excursion ne sont pas de nature égoïste ; le protagoniste cherche l'endroit sacré comme individu ; il est guéri, mais quand il trouve cette paix transcendante il pense aux autres qui ont besoin de cette magie :

C'était un endroit mystérieux, loin du monde, un endroit où on pouvait tout oublier. 'C'est ici qu'il faudrait qu'il vienne', se dit Fintan en pensant à Geoffrey. En même temps il fut étonné de ne plus ressentir de rancœur. C'était

un endroit qui effaçait tout, même la brûlure du soleil et les piqûres des feuilles vénéneuses, même la soif et la faim. Même les coups de bâton (*Onitsha*, 182).

L'expérience mémorable à *mbiam* a montré à l'enfant la capacité de voir la situation dans son ensemble et il éprouve même de l'empathie pour Geoffrey. Le voyage est illuminant. C'est un vrai moment de mûrissement, de croissance, où le garçon commence à mieux comprendre le monde et où il s'éloigne de l'égoïsme de l'enfance. « La révolution à l'œuvre, c'est celle de l'initiation à l'âge adulte d'un auteur qui met à distance son enfance en s'identifiant au père » (Levesque, 2015 : 6).

Les épreuves et les aventures en Afrique provoquent un changement chez le protagoniste. Dans *L'Africain* (20) le narrateur peut sentir cet élément catalyseur, qui est physique. Il explique qu'Ogoja lui « donnait une autre violence, ouverte, réelle, qui faisait vibrer [son] corps. C'était visible dans chaque détail de la vie et de la nature environnante ». On sent l'élément prodigieux de ce temps en Afrique.

Le narrateur avoue qu'en « partant pour l'Afrique, [ils avaient] changé de monde » (*L'Africain*, 28). Comme le dit Michel (2004 : 4) « Le caractère sacré se manifeste en voyage avec le besoin de s'écarter de sa vie antérieure » ; la période de transition dans le voyage initie une transformation, un élargissement d'esprit. Le voyageur se développe et pendant ses aventures il a l'occasion « de s'ouvrir de nouveaux horizons, qu'ils soient géographiques ou psychiques » (Michel, 2004 : 4).

## Intégration

L'expérience difficile du voyage au cours duquel le protagoniste est enlevé de la zone de confort provoque un développement de soi. Le voyage initiatique déstabilise l'individu, mais après s'être habitué à la situation et avoir mieux compris ses circonstances, il éprouve une toute nouvelle paix en lui et une intégration dans sa nouvelle communauté.

Dans *Onitsha* (105) Fintan apprécie le fait d'être finalement accepté par les autres enfants. Quand il arrivait en Afrique il était différent d'eux quant à son apparence et quant à ses habitudes. Cette différence est soulignée par les autres enfants qui le tournent en ridicule au départ : « Bony se moquait de lui et de ses chaussures noires. Il disait : 'Fintan pikni !' Les autres garçons riaient avec lui » (*Onitsha*, 105). Après quelques temps, le garçon s'habitue à l'environnement, il devient plus comme les autres enfants et ils ne se moquent plus de lui. « Maintenant, il pouvait courir comme les autres, même sur les épines ou sur les fourmilières » (*ibid.*). Le garçon fait partie du groupe finalement, ses pieds nus durcis sont un signe physique de cette appartenance. L'Afrique et le voyage l'ont changé, et alors il peut en être fier.

Là où il est vraiment accepté et intégré dans la culture, c'est après le voyage avec Bony où il a trouvé l'endroit sacré : *mbiam*. Bony lui montre ce lieu unique avant que le protagoniste reparte en Europe. Le garçon comprend que cette aventure est un rituel qu'il est privilégié à partager « c'était un secret, il ne pouvait plus

revenir en arrière » (*Onitsha*, 181). C'est le vrai moment d'être accueilli (amicalement par Bony et spirituellement par l'Afrique) et son voyage d'initiation est complet.

À la fin de leur séjour en Afrique quand la famille doit partir Fintan est changé. Il respecte la terre et il prend le temps de s'émerveiller de la nature : « Fintan avait attendu un long moment, sans bouger » (*Onitsha*, 252). Il ressent la gravité de ce moment et il veut le retenir. Il voit qu'il y a un changement en lui. Il y a un développement dans ce personnage, un vrai contraste : quand il est arrivé par l'Afrique il est agressif envers la nature, il prend plaisir à détruire les termitières non seulement à cause de son ignorance mais aussi parce qu'il aime se sentir puissant. Dans les deux livres les protagonistes comprennent qu'ils avaient tort de ne pas respecter la nature et cette « mise en parallèle des perspectives occidentales et africaines illustre le respect de l'autre, condition de l'acquisition d'une sensibilité interculturelle » (Snyman, 2014 : 172).

Après son voyage il comprend mieux sa place dans le système. Il fait partie de la nature et le lecteur voit qu'il n'est plus cruel mais respectueux.

Même, il avait entendu un serpent glisser près de lui dans les herbes, avec un lent bruissement d'écailles. Fintan lui avait parlé à haute voix, comme faisait Bony : 'Serpent, tu es chez toi, c'est ta maison, laisse-moi passer.' Il avait pris un peu de terre rouge et il l'avait frottée sur son visage, sur son front, sur ses joues (*Onitsha*, 252).

Avec ce geste il montre son appartenance à cette terre rouge, c'est un jeune homme très différent au jeune garçon imprudent qui détruisait les termitières au début de son séjour en Afrique :

Jamais il ne s'était senti si libre, aussi vivant. Il courait. Il criait : Ozoo ! Ozoo ! Les enfants nus, brillant sous la pluie, couraient avec lui. Ils répondaient : Oso ! Oso ! Cours ! L'eau coulait dans sa bouche, dans ses yeux, si abondante qu'il suffoquait. Mais c'était bon, c'était magnifique (*ibid.*).

Cette scène des derniers instants en Afrique crée une belle image, presque cinématographique : il est enfin accepté par les autres enfants. Le garçon se sent chez lui en Afrique, il est libre et il est ému par l'expérience.

### Le voyage et l'évolution des parents

Les voyages entrepris par les personnages des parents dans *Onitsha* et *L'Africain* ne sont pas des initiations 'classiques'. Ils sont déjà adultes, ils ont déjà beaucoup voyagé et il n'y a pas de description élaborée des étapes de séparation, transition et intégration. Malgré ces différences par rapport au modèle traditionnel d'initiation, les voyages inspirent un développement chez ces personnages.

### Le père

Geoffrey d'*Onitsha* et le père de *L'Africain* sont tentés par l'aventure et le voyage. Il fuit une société qu'il trouve médiocre et il choisit une vie loin des comforts d'Europe associés d'habitude à la notion de 'civilisation'. C'est pour le père que la famille fait leur voyage en Afrique.

Dans *Onitsha* Geoffrey est fasciné par les mythes africains et il y a de grandes sections dans le livre dédiées à cette fascination. Presque comme s'il était en transe, il réfléchit sur le voyage ardu du peuple de Meroë (*Onitsha*, 185). Il imagine les doutes qu'ils avaient et les épreuves physiques et mentales qu'ils devaient subir. Le père passe des heures en lisant leur histoire et il est touché par le courage et la foi de cette tribu qui a tout quitté pour un voyage vers une meilleure vie.

Il découvre plus sur cette nation courageuse quand

Moïses lui explique les significations des symboles et des noms. Il ouvre sa culture à un étranger qui a fait l'effort de marcher dans les pas de la reine de Meroë. La voix du conteur peut transmettre un patrimoine culturel collectif, mais aussi des histoires individuelles (Kern, 2007).

Son étude intellectuelle devient physique et personnelle quand il s'engage à marcher dans les pas des Meroë.

Comme son fils, le père entreprend un voyage vers l'endroit sacré : l'eau *mbiam*. Geoffrey suit Okawho, un homme Africain qui connaît l'environnement et comme son fils, Geoffrey est enchanté par cet espace mystique. Il pense aussi qu'il doit amener son fils et sa femme pour qu'ils puissent voir le *mbiam* pour « échapper à la trahison » d'Onitsha (*Onitsha*, 224) où l'impact colonial a corrompu la pureté et la beauté de l'Afrique. Geoffrey entre dans l'eau sacrée et il « pense au baptême, il ne sera plus jamais le même homme » (*Onitsha*, 223). Il a finalement l'occasion d'explorer l'histoire qui était cachée dans les livres jusqu'à présent et il cherche avec enthousiasme les indices afin de mieux comprendre la reine de Meroë. Cette

recherche du père donne de la dignité à l'histoire des royaumes passés de l'Afrique, il cherche un passé glorieux qui peut se démarquer du régime colonial de son temps basé sur l'exploitation des individus.

Il part en voyage encore une fois avec Okawho. C'est un voyage qui devait lui fournir les réponses qu'il cherchait et après lequel il devrait se sentir accepté par l'environnement, mais le père est déçu : il n'y a aucune trace de la reine ni de sa tribu courageuse. Geoffrey commence à perdre de l'espoir et il pense « Que suis-je venu chercher ? » (*Onitsha*, 221). En plus, comme s'il est rejeté par la nature aussi il devient malade et démoralisé ; il pense : « tout est terminé. Il n'y a pas de paradis » (*Onitsha*, 225).

Pour le garçon le voyage initiatique est une période clé, c'est un moment sensibilisateur qui a beaucoup influencé son enfance et sa perception de soi. Le père entreprend aussi un voyage qui entraîne un développement, mais le changement n'est pas aussi positif que celui du garçon. Le narrateur dans *L'Africain* (91) réfléchit sur le père et il détermine que s'il veut « comprendre ce qui a changé cet homme, cette cassure qu'il y a eu dans sa vie, c'est à la guerre [qu'il] pense. Il y a eu un avant et un après ». La crise de la guerre force le père à tenter un voyage pour récupérer sa femme en Europe. Malheureusement son voyage est un échec et il n'est plus le même homme après.

Finalement le narrateur conclut que pour le père le temps en Afrique n'est pas une initiation. « L'Afrique ne l'avait pas transformé. Elle avait révélé en lui la



rigueur. Plus tard, lorsque mon père est venu vivre sa retraite dans le sud de la France, il a apporté avec lui cet héritage africain. L'autorité et la discipline, jusqu'à la brutalité. Mais aussi l'exactitude et le respect... » (*L'Africain*, 111). L'Afrique n'a pas éveillé une transformation chez le père, mais il sera toujours marqué par ses expériences : il s'est endurci et ses expériences ont renforcé ses habitudes.

### La mère

Dans les deux livres la mère est curieuse et ouverte d'esprit quand elle arrive en Afrique. Elle est prête à partir à l'aventure et les autres passagers sur le bateau l'appellent déjà « L'Africaine » pendant le voyage. Mais la transition entre sa vie en Europe et sa vie en Afrique n'est pas toujours facile pour la jeune mère. Malgré ses difficultés, elle trouve une source de réconfort dans l'amitié des femmes du village.

Les descriptions de la mère dans *L'Africain* dépeint son courage, son acceptation des autres et son esprit d'aventure. Les difficultés de la famille sont discutées en détail, mais il n'y a pas de discussion des vicissitudes vécues de la mère en particulier. Par conséquent, la transformation et le développement de ce personnage ne sont pas aussi clairs que chez Maou dans *Onitsha*.

La mère se lance dans le voyage en Afrique pleine d'espoir, elle s'amuse bien sur le bateau et elle écrit à son mari au sujet de ses rêves de leur réunion. Malheureusement, quand elle arrive à Onitsha Maou traverse une période difficile. Elle trouve la société coloniale étrange et elle se sent mal à l'aise avec les autres membres du club pour les Européens. L'environnement est dur et sa nouvelle maison est assez rudimentaire. En plus, elle est déçue parce que son mari est distant et il est endurci par les années qu'il a passées seul en Afrique. Le voyage vers son mari n'est pas ce à quoi elle s'attendait. Elle se trouve hors de sa zone de confort et elle montre des signes de déprime, ce que l'on peut déduire de la remarque de son fils qu'elle dort beaucoup pendant la journée.

Au début, habiter en Afrique est une expérience bouleversante pour Maou, mais petit à petit elle s'habitue à la vie à Onitsha. Elle franchit un cap quand elle noue une amitié avec Marima, la femme qui travaille dans la maison. Les deux femmes deviennent très proches. Elles rient ensemble et Maou apprend des mots de la langue de Marima (*Onitsha*, 170).

Là où l'on voit vraiment l'influence du voyage sur la mère c'est quand Maou est acceptée par les femmes du village. Il y avait un festival dans le village et « Marima avait demandé à Maou d'aller avec elle à Omerun, pour voir le 'jeu de lune'. C'était un mystère. Ni elle ni Maou n'y était jamais allées » (*Onitsha*, 210). Cette invitation à rejoindre les femmes est une initiation pour Maou, à la suite de laquelle elle fait partie des femmes du village.

Comme les femmes du village apprécient la mère, elle, pour sa part, montre aussi son amour et son acceptation pour les gens d'Onitsha :

Jamais elle n'avait aimé personne comme ces gens. Ils étaient si doux, ils avaient des yeux si lumineux, des gestes si purs, si élégants. Quand elle traversait les quartiers de la ville, pour aller jusqu'au Wharf, les enfants s'approchaient d'elle sans timidité, caressaient ses bras, les femmes la prenaient par la main, lui parlaient, dans cette langue douce qui bruissait comme une musique (*Onitsha*, 165).

Maou était une étrangère quand elle est arrivée en Afrique. Elle a vécu un isolement et une séparation difficile, mais l'acceptation des Africains l'a sauvée. Chez les gens du village elle ressent un bonheur inconnu auparavant. Il y a un échange de cultures et c'est vraiment une relation de réciprocité. Quand Maou appelle sa fille « Marima », c'est en hommage à son amie : cela constitue une partie d'Onitsha qui lui appartient et qu'elle rapportera en Europe.

Pendant leurs voyages les personnages éprouvent des formes de « quête utopique, pour être plus exact, qui est aussi un mouvement de profonde réconciliation : une étrangéisation à soi-même dont l'objectif lointain est de mieux se trouver » (Levesque, 2015 : 6). Comme adulte, le narrateur de *L'Africain* voit comment cette relation difficile l'avait aidé à grandir. C'était un défi et c'est le voyage qui amène le garçon au père et qui fournit l'occasion pour cet apprentissage difficile. Le voyage est à la fois physique et spirituel.

Il se rend compte que « L'Afrique était puissante » (*L'Africain*, 21) et il apprécie la magie du voyage et les rites par lesquels il a passé qui ont favorisé en lui un

changement d'esprit. Le garçon réussit à cette étape mythique, il s'intègre dans une autre culture et il est accepté, il a « dû en ressortir endurci, selon le proverbe arabe : celui qui est battu est faible d'abord, ensuite il devient plus fort » (*L'Africain*, 111). Quand il repart ce jeune homme est plus engagé et il a un lien fort avec l'Afrique, il devient celui qui « voulait se souvenir de tout, pour la vie » (*Onitsha*, 257). Le voyage en Afrique était une formation ; une initiation qui influence le concept de soi.

## 5. Voyage et identité : une essence nomade

---

Le voyage en Afrique expose le protagoniste aux nouvelles expériences. Dans ce monde inconnu il fait face à l'aliénation et la séparation, au choc des nouveautés et à l'expérience des rencontres qui le marquent. « Le voyage permet certes une telle chose par la confrontation à l'altérité, qui nous renvoie comme en un miroir notre propre présence, faite des différences par lesquelles s'érigent les frontières corporelles » (Levesque, 2015 : 13). Le voyage devient une formation qui a une influence majeure et qui laisse des traces sur l'identité du jeune garçon.

Ce chapitre analyse l'exploration et la représentation de l'identité dans *Onitsha* et *L'Africain* et comment ces concepts du soi sont liés au voyage. Le thème concerne surtout le jeune protagoniste qui est en train de développer et de former son identité.

Chez les protagonistes dans les deux textes la quête commence avec une interrogation de son identité, une confrontation du soi qui provoque un sentiment d'être 'différent'. Il n'est pas rassuré par sa nationalité française, alors il questionne l'importance de son lieu de naissance. Il tourne aussi vers sa famille

pour des indices de son identité, et il trouve que son héritage favorise l'aventure plutôt que la stabilité. « Pour Fintan, la langue de sa mère est *étrange* – c'est-à-dire 'différente' ou 'curieuse' – et pourtant cette langue lui donne de la joie et le rassure » (Warren Motte, 1997 : 691, ma traduction)<sup>16</sup>.

Malgré cet esprit voyageur célébré, la famille garde toujours le souvenir des origines mythiques ailleurs (en Bretagne, à l'île Maurice...). La famille ressent de la nostalgie pour un endroit qu'on nomme « ailleurs » et un sens de fierté d'appartenir à cet endroit éloigné. Finalement, dans les deux livres, le protagoniste apprécie l'attachement qu'il ressent envers l'Afrique, il comprend qu'il a été formé par son voyage et ces mémoires seront toujours un trésor et une source de réconfort.

L'auteur admet dans *Le nouvel observateur* du 25 septembre 2008 qu'il « envie ceux qui ont une terre natale ». L'idée d'une origine qui explique le soi est très attirante, mais chez Le Clézio l'origine « ne peut être que paradoxale, toujours perdue, impossible à atteindre et participant d'une poétique du leurre » (Roussel-Gillet, 2007 : 152). En cherchant une origine « fixe » il retourne toujours au premier voyage qui est perdu dans le temps passé : où l'imagination et la mémoire sont presque inséparables.

---

<sup>16</sup> « For Fintan, his mother's tongue is *étrange* - that is, "strange" or "foreign" – and yet he takes great joy and comfort in it » (Warren Motte, 1997 : 691).

## Interrogation et développement

Le Clézio explique ses origines dans un entretien avec Nathalie Crom (2008) : « j'ai la double nationalité française et mauricienne, mais j'avais 30 ans quand j'y suis allé pour la première fois. L'île que je connais est une Maurice ancienne, celle que me racontait longuement ma famille lorsque j'étais enfant ». Pour l'auteur et la famille Le Clézio, l'identité est pénétrée d'un élément mythologique. Les histoires familiales font partie de la construction d'une identité « demie-mauricienne », mais sans l'expérience vécue de ce pays, cette nationalité lui reste toujours un mystère. Il y a une partie de l'identité qui est cachée, et alors ce qui reste est le sentiment d'appartenir ailleurs.

Le Clézio avoue à Cortanze (2008 : 97) qu'il se sent comme « étranger dans [son] propre pays ». L'auteur a l'impression d'avoir une identité troublée, il n'est pas confortable comme « français » mais il n'est pas vraiment « mauricien » ni « africain » non plus. La question de l'identité est problématique non seulement pour l'auteur mais aussi pour les protagonistes d'*Onitsha* et de *L'Africain*. L'identité en flux déstabilise, alors il y a une quête de mieux comprendre le soi et ses origines.

Le jeune garçon dans *L'Africain* se sent mal à l'aise quand il doit revenir en Europe. Pour lui l'identité est aussi compliquée. « J'ai longtemps rêvé que ma mère était noire. Je m'étais inventé une histoire, un passé, pour fuir la réalité à mon retour d'Afrique, dans cette ville où je ne connaissais personne, où j'étais

devenu étranger » (*L'Africain*, 9). Le retour en Europe est un retour 'chez lui', mais loin d'un 'retour au bercail' fêté, le protagoniste ressent plutôt un détachement qui le déstabilise. Il a besoin d'imaginer des racines qui expliquent son malaise et qui donnent du réconfort à la fois. D'après son histoire inventée il n'est que normal qu'il se sente perdu en Europe, où il reste arraché de l'amour de sa « mère africaine ».

Le narrateur dans *L'Africain* montre que la construction d'une identité n'est pas un acte conscient pour l'enfant. Il s'exprime ainsi sur son visage : « De ce visage que j'ai reçu à ma naissance, j'ai des choses à dire. D'abord, qu'il m'a fallu l'accepter. Affirmer que je ne l'aimais pas serait lui donner une importance qu'il n'avait pas quand j'étais enfant. Je ne le haïssais pas, je l'ignorais, je l'évitais » (*L'Africain*, 11). Cette confession montre un malaise autour du sujet de l'identité. Le protagoniste a un visage qui expose ses origines européennes qui démentent ses propres mythes d'héritage. Heureusement pour le garçon, il n'y a pas de miroirs dans leur maison en Afrique.

Par opposition à l'environnement stérile de la maison du père, le jeune protagoniste d'*Onitsha* se sent le bienvenu chez la grand-mère de Bony. Cette dame « s'appelait Ugo, c'est-à-dire l'oiseau rapace qui vole dans le ciel, un faucon, un aigle. Elle appelait Fintan 'umu', comme s'il était aussi son fils. Quelquefois, Fintan pensait que c'était vraiment sa famille, que sa peau était devenue comme celle de Bony, noire et lisse » (*Onitsha*, 208 et 209). L'acceptation de la part de la grand-mère qui a une présence presque mythique est très importante pour le



garçon: elle est sage comme l'oiseau sacré. Autour de leur table il se sent chez lui et il imagine avoir laissé les traces de l'Europe derrière lui. Cet attachement à la famille de Bony devient « physique » dans un sens quand il imagine la couleur de sa peau changée. Ici, le garçon a une réponse émotive qui est une manifestation du sentiment d'une appartenance africaine.

Dauda Yillah observe que dans *Onitsha* la représentation de « l'Afrique noire a plusieurs facettes »<sup>17</sup> (2008 : 187, ma traduction). Yillah continue à expliquer que dans ce livre les faits, la fiction, les mythes, les légendes, l'histoire et la géographie s'entrelacent. Cette réflexion diverse provoque une compréhension de culture nuancée.

Elisabeth Snyman observe l'impact de l'interaction avec d'autres cultures à un jeune âge où :

le regard rétrospectif du narrateur de *L'Africain* privilégiant l'optique de l'enfant de huit ans fait ressortir un aspect important d'une rencontre interculturelle à cet âge-ci : certaines attitudes (de colon, dans ce cas-ci), peuvent être soit renforcées (comme chez les autres enfants blancs des colonies) soit modérées par un séjour plus long et une connaissance plus complète de l'autre (2014 : 174).

Les protagonistes dans les deux livres ont l'occasion d'incorporer des cultures qu'ils rencontrent dans leur compréhension de soi et du monde à cet âge crucial où l'identité est toujours malléable. D'après Yillah (2008 : 173) l'expérience de « multiples géographies et cultures et de leurs histoires diverses crée en Le

---

<sup>17</sup> (about Onitsha) « Its account of black Africa is a multi-faceted one. In it, fact, fiction, myth, legend, history and geography intertwine and interpenetrate... » (Yillah, 2008 : 187).

Clézio une perception de soi qui est hybride, changeante et effectivement, changeable »<sup>18</sup> (ma traduction).

Dans un article du *Figaro* Dominique Bona appelle Le Clézio « l'écrivain des fuites – par vocation un déraciné, un sans-abri aux dimensions de la planète, il préfère le hasard des voyages et des déplacements à la trop rassurante routine d'une patrie... » (2008, en ligne). Dans les deux livres les protagonistes cherchent une appartenance. La représentation de leur identité est fluide, ce qui est quelquefois problématique, mais cela donne aussi l'occasion d'explorer et de questionner les racines du personnage, et les influences sur la formation de sa personnalité.

#### Lieu de naissance et lieu de conception

Dans *Onitsha* et *L'Africain* le protagoniste s'interroge sur l'importance du lien entre le lieu de naissance (la nationalité) et l'identité. Il ne s'identifie pas aux Français, même s'il est né en France. Il cherche une autre histoire d'origine qui peut expliquer son non-appartenance à l'Europe et qui peut justifier son caractère nomade.

Pendant sa quête il trouve un moment peut-être plus important que la naissance : la conception. Il explique qu'en Afrique « les gens croient qu'un enfant est né le

---

<sup>18</sup> « This experience of multiple geographies and cultures and of the diverse histories they carry forges in Le Clézio a hybrid, changing, and indeed changeable sense of self » (Yillah, 2008 : 173).

jour où il a été créé, et qu'il appartient à la terre sur laquelle il a été conçu » (*Onitsha*, 130). C'est une découverte rassurante parce que le narrateur trouve que ses parents étaient les plus heureux pendant leurs aventures en Afrique avant sa naissance. Comme le dit Béatrice Damamme-Gilbert (2008 : 30), « C'est l'Afrique qui est sa mère, puisqu'il est le fruit de la vie amoureuse et aventureuse de ses parents en Afrique ».

Les photos des parents qui ont été prises pendant cette période sont vues comme une preuve de son appartenance à lui à l'Afrique. « Cela pouvait ressembler au bonheur. C'est à cette époque que ma mère est tombée enceinte deux fois. Les Africains ont coutume de dire que les humains ne naissent pas du jour où ils sortent du ventre de leur mère, mais du lieu et de l'instant où ils sont conçus. » (*L'Africain*, 91). Ici, il y a une répétition de ce concept, qui marque son importance dans la recherche des facettes qui constituent une identité. Le lien à une origine heureuse en Afrique est une alternative beaucoup plus attirante que la période d'angoisse causée par la guerre et de la séparation vécue par les parents quand le garçon est né en Europe :

L'enfant de la guerre se choisit donc un lieu de conception dans une Afrique authentique, celle des rituels et du théâtre masqué, dont la date ne tient pas compte de la durée de la grossesse, comme dans les mythes et des légendes (Morgan, 2014 : 123).

Cette croyance africaine devient l'explication de l'identité construite pendant que la 'logique' de l'identité européenne est rejetée.

L'idée de cette histoire d'origine en Afrique est répétée encore une fois à la fin d'*Onitsha* quand le protagoniste écrit à Marima sa sœur. Il dit : « on appartient à la terre sur laquelle on a été conçu, et non pas à celle sur laquelle on voit le jour » (*Onitsha*, 278). Il souhaite partager sa conviction avec sa sœur. Elle a la même histoire d'origine que lui et alors si elle n'oublie pas son héritage et elle accepte qu'elle partage cette identité africaine, son argument est renforcé.

Comme le dit Ridon (1997 : 221) :

la mémoire (comme le conte) est souvent partagé par un groupe d'individus ; cela unit le groupe avec un sens d'appartenance et de communauté, qui implique les concepts de reconnaissance et d'identité.<sup>19</sup>

L'argument qu'on est lié à l'endroit où on a été conçu confirme et renforce la sensation physique et les émotions éprouvées par le protagoniste aux moments paisibles dans la brousse africaine. Un jour, Fintan se trouve sous le charme de la paix complète à côté d'un fleuve :

Il lui semblait qu'il était né ici, auprès de ce fleuve, sous ce ciel, qu'il avait toujours connu cela... Fintan regardait le fleuve, son cœur battait, il sentait en lui une part de la force magique, une part du bonheur. Jamais plus il ne serait étranger. Ce qui était arrivé, là-bas, sur l'épave du George Shotton, avait scellé un pacte, un secret (*Onitsha*, 211).

Il apprécie le lien entre cet endroit, le bonheur de ses parents et son sens d'identité ; le fleuve fait battre son cœur et il éprouve un sens profond d'appartenance et une connexion à tout. Ce fleuve est son refuge et le lien entre le passé et le présent. C'est ici où Fintan se sent en sécurité et où il a finalement trouvé son « chez lui ».

---

<sup>19</sup> « Moreover, memory (like the folktale) is often shared by a group of individuals; it binds people together in a sense of belonging and community, which imply an idea of recognition and identity » (Ridon, 1997 : 221).

## Voyage et tradition

Malgré la notion de l'attachement à l'endroit de conception, les concepts d'identité et d'appartenance restent fluides. Alors l'auteur explore l'idée d'une famille 'nomade'. L'influence de la famille sur le concept du soi est souvent très importante et la famille Le Clézio semble avoir l'esprit du voyage dans le sang.

Le Clézio se rappelle dans un entretien avec Nathalie Crom (2008) que son « imaginaire d'enfance est très lié à la Bretagne, où [il] passai[t] [ses] étés, et dont est originaire [sa] famille, du côté maternel comme du côté paternel. [Sa] famille a immigré à Maurice au XVIIIe siècle, mais elle avait gardé par-delà les générations la conviction que la Bretagne était 'son' lieu, sa terre d'attache, son refuge ». Il explique que ses ancêtres aussi avaient cette idée d'avoir leurs racines ailleurs. Ils partagent la nostalgie pour une appartenance à un endroit éloigné. Garder cet attachement est un trait de famille ; pour eux, « chez nous » est ailleurs, ils sont des voyageurs et ils nient le confort d'une appartenance fixe. « Fuir, aller voir ailleurs, à la rencontre de l'autre ; c'est bien cette même pulsion qui anime tout le corpus leclézien. Une quête qui consiste à devenir étranger à soi et par là même se découvrir » (Levesque, 2015 : 11).

Pour la famille l'appel au voyage est quasiment mythique. Le narrateur dans *L'Africain* montre que quand le père a décidé de partir en Afrique il avait des motivations candides et assez romantiques : « Ce n'était pas des idées abstraites ni des choix politiques. C'était la voix de l'Afrique qui parlait en lui, qui réveillait

ses sentiments anciens » (*L'Africain*, 113). La connexion à l'Afrique est 'pure' ; c'est une vocation. Comme a éprouvé le père, le fils est aussi attiré vers l'Afrique comme si c'était son destin.

Après que le père s'installe en Afrique, la mère le suit pour une aventure extraordinaire qui fascine le fils. D'après les histoires racontées par les parents, le fils ressent la nostalgie et l'amour qui sont liés au voyage en Afrique rurale. Le fils entend comment « ils allaient dans la liberté des chemins, et les noms de lieux sont entrés en [lui] comme des noms de famille, Bali, Nkom, Bamende, Bansa, Nkongsamba, Revi, Kwaja » (*L'Africain*, 123). C'était un voyage du cœur. Ces histoires soutiennent le mythe de la famille 'nomade' dans lesquelles les lieux sont aussi importants que les membres de la famille. « Les noms acquièrent une présence physique. Les personnages lecléziens témoignent d'un amour du mot sonore » (Kern, 2007).

Le narrateur perçoit que les parents « sont unis par ce rêve, ils sont ensemble comme les exilés d'un pays inaccessible » (*L'Africain*, 58). C'est une recherche perpétuelle d'un endroit et d'une expérience perdus dans le passé et qui sont tout juste hors d'atteinte. Toujours ailleurs. Dans sa recherche des origines l'auteur relie les histoires de la famille et les lieux principaux avec une importance équitable. Comme le dit Isabelle Roussel-Gillet (2007 : 155) « Le Clézio fait dialoguer les champs divers que sont l'histoire, l'ethnologie ou la géographie ».

Le narrateur regarde les photos de ses parents, les artefacts de sa genèse, et il pense : « ces images sont celles du bonheur, de la plénitude qui m'a fait naître.

Cette mémoire est liée aux lieux, au dessin des montagnes, au ciel de l'altitude, à la légèreté de l'air au matin » (*L'Africain*, 92, je souligne). Les photos renforcent son lien à l'Afrique et sont une preuve de son appartenance, mais le narrateur comprend que ces lieux ont plus d'importance qu'une simple affinité, c'est le voyage en Afrique qui donne l'occasion de sa naissance. L'endroit joue un rôle intégral dans sa conception et c'est alors inextricable de son identité.

Enfin il trouve que son histoire inventée d'une mère africaine est 'vraie' : « en fin de compte mon rêve ancien ne me trompait pas. Si mon père était devenu l'Africain, par la force de sa destinée, moi, je puis penser à ma mère africaine, celle qui m'a embrassé et nourri à l'instant où j'ai été conçu, à l'instant où je suis né » (*L'Africain*, 123 et 4). Le narrateur comprend que le voyage à cet endroit unique l'a fait naître, l'Afrique a appelé son père et cette connexion est son destin aussi.

### L'environnement incorporé dans l'identité

Le Clézio explique dans un entretien avec Nathalie Crom (2008) qu'il « ne cherche pas le dépaysement... Lorsque [il se rend] à un endroit ou un autre, c'est pour [s'implanter]. [Il] essaie chaque fois de [s'adapter], d'acquérir des habitudes ». L'exploration de l'héritage lui donne une base et le droit de la connexion à l'Afrique. Dans cette partie on explore les instances dans *Onitsha* et

*L'Africain* où l'environnement est incorporé au concept de soi et la paix trouvée par ce choix.

L'histoire de la famille est racontée par les générations et le jeune garçon absorbe ces mythes. Quand le protagoniste visite lui-même ces endroits, les mots et les concepts abstraits deviennent des expériences physiques qui renforcent l'importance de ces histoires dans sa perception et dans sa construction de soi. Le rattachement à ces endroits continue dans les souvenirs du protagoniste où il retourne aux moments d'angoisse quand il se sent différent des autres.

Dans *Onitsha* Fintan montre son émerveillement à l'anticipation de voir sa destination. « À l'aube, quand personne n'était pas encore levé, Fintan était déjà sur le pont pour voir l'Afrique » (*Onitsha*, 34). Il y a une attirance immédiate et profonde à l'endroit qui sera la clé des secrets de son origine. Le garçon est fasciné par le voyage qui va enfin lui laisser entrer dans le monde mythique des histoires de sa mère. « L'Afrique résonnait de ces noms que Fintan répétait à voix basse, une litanie, comme si en les disant il pouvait saisir leur secret, la raison même du mouvement du navire avançant sur la mer en écartant son sillage » (*Onitsha*, 35). C'est un voyage de révélations : un voyage vers les origines 'secrètes' et vers un père perdu. Le destin et la destination sont liés dans la recherche du jeune garçon pour des indices de son identité et le bateau est tiré vers l'Afrique comme par magie.



Comme nous avons déjà vu plus haut, l'importance de ces noms de lieux est répétée dans *L'Africain* où l'auteur décrit la fascination de l'Afrique qui « brillait dans ces noms qui entraient en moi et qui signifiaient beaucoup plus que des noms de lieux : Ogoja, Abakaliki, Enugu, Obudu, Baterik, Ogrude, Obubra » (*L'Africain*, 13). La répétition de ces concepts est presque un rituel : une incantation de formules magiques qui montre une curiosité hypnotique. Ces endroits peuvent être la clé aux éléments cachés de l'identité du protagoniste. Même avec un sens de fascination de 'la magie' d'Afrique, l'auteur garde sa sincérité. Pour Le Clézio la connexion avec et l'attraction de l'Afrique et du voyage ne sont pas une forme de romantisme : par contre, la découverte de cette appartenance est un besoin qui est aussi réel que l'ADN partagé par la famille.

L'importance du voyage est infusée dans l'écriture des livres. D'après Isabelle Roussel-Gillet (2007 : 157) « [c]e n'est pas seulement l'auteur qui est nomade mais aussi sa langue ». Les deux livres sont remplis de nombreux exemples langagiers montrant l'influence de l'Afrique. Ces mots et ces endroits font partie de l'expression du soi du garçon. Comme l'explique Catherine Kern (2004, 5) « [être] créole, c'est participer de ce mélange d'ethnies, de langues, de cultures ». La langue créolisée du protagoniste montre de l'acceptation de cette autre culture.

C'est dans *Onitsha* que Le Clézio mêle le plus des langues aussi diverses que l'italien, le français, l'anglais et le pidgin, langue d'Onitsha, le pays à découvrir. Le lecteur se trouve alors dans une position similaire à celle des deux personnages nouvellement arrivés en Afrique et qui ne comprennent pas ce dialecte. Le vocabulaire étranger ne se contente pas de signifier par des sonorités inconnues,

mais il va également devenir le prétexte à l'apprentissage d'une nouvelle culture et à l'intégration (Kern, 2007).

La fascination des langues variées du livre souligne la curiosité du protagoniste.

Dominique Bona (*Le Figaro*, 2008) observe que pour Le Clézio ce n'est pas seulement les mots 'créoles' qui sont importants : « Comme tous les écrivains, mais plus qu'aucun autre, Le Clézio a des mots fétiches, qui reviennent sans cesse sous sa plume... mots révélateurs – soleil, sable, lumière, terre, mer, feu, air, eau. Leur simplicité marque le lien avec la nature originelle... ». La répétition de ces mots clés montre une connexion à la nature et aux mythes d'origines. Ces réflexions exposent une acceptation profonde où les mots, les cultures et les lieux font partie de l'identité.

La représentation des influences du voyage ne se limite pas seulement à la langue, mais s'étend aussi aux objets. L'auteur parle des représentations concrètes de son héritage, qui n'étaient pas laissées en Afrique. Dans *L'Africain* (76) Le Clézio explique que pour lui,

ces objets, ces bois sculptés et ces masques accrochés aux murs n'étaient pas du tout exotiques. Ils étaient ma part africaine, ils prolongeaient ma vie et, ils l'expliquaient. Et avant ma vie, ils parlaient du temps que mon père et ma mère avaient vécu là-bas, dans cet autre monde où ils avaient été heureux.

Les objets ne sont pas de simples décorations, ils sont des trésors de la famille qui les a rapportés en Europe comme partie de leur histoire, ils symbolisent le choix fait par la famille d'incorporer l'Afrique dans leur identité. Ces objets sont

des signes de l'influence du voyage sur la famille, ils font toujours partie de leur maison et ils représentent alors la force de l'Afrique qui est toujours présente.

Dans *Onitsha* il y a une représentation de la connexion physique avec l'environnement là où « Fintan respirait l'odeur. Elle entrait en lui, elle imprégnait son corps. Odeur de cette terre poussiéreuse, odeur du ciel très bleu, des palmes luisantes, des maisons blanches. Odeur qui possédait cette ville. Fintan avait toujours été là, l'Afrique était déjà un souvenir » (*Onitsha*, 37). L'odeur de cet endroit entre en lui, cela fait partie de lui. C'est un moment important où l'Afrique s'intègre à lui, maintenant et pour toujours, car c'est son destin.

La présence de l'Afrique résonne dans les souvenirs puissants du protagoniste. Il y a un exemple à Bath Boys' Grammar School en automne 1968 où les souvenirs deviennent un endroit sûr, qui permet d'échapper d'un environnement désagréable.

Alors il y avait deux vies. Celle qu'il commençait à vivre dans le collège, dans la salle froide du dortoir, dans les classes, avec les autres garçons, et la voix nasillarde de M. Spinck qui récitait les vers d'Horace, *o lente lente currite noctis equi*. Et il y avait ce qu'il voyait quand il fermait les yeux, dans la pénombre, glissant sur la rivière Omerun, ou bien se balançant dans le hamac de sisal, en écoutant le bruit des orages (*Onitsha*, 267 et 268).

Dans la classe le protagoniste est conscient de son identité fragmentée. Il éprouve une séparation étrange quand il est loin de l'endroit où il se trouve en sécurité et il sent le vaste contraste entre sa perspective et celle de ses collègues en classe. Il a recours à la nostalgie : dans un environnement où le protagoniste n'est pas à

l'aise, il fait un voyage mental où il revisite la familiarité rassurante des sensations éprouvées en Afrique.

L'influence du voyage sur ses perceptions et sur l'identité explique les différences qu'il ressent entre lui et les autres garçons qui avaient une enfance plus 'traditionnelle'. Michel explique que

Ce temps de réintégration parfois douloureuse, c'est également le temps des vérifications, des approfondissements, et parfois des corrections de pensées... (2004 : 5).

Parfois le protagoniste trouve qu'il est accablé par un déluge de souvenirs. Il est : « envahi par le parfum de la terre mouillée de [leur] jardin à Ogoja » (*L'Africain*, 121). Il ressent les odeurs qui provoquent une très forte réaction, presque comme s'il était transporté dans une machine à voyager dans le temps. Le voyage affecte la langue, le corps, l'émotion et finalement, cette influence est infusée dans l'identité.

Dans *Onitsha* le narrateur explique que « Fintan aurait aimé que le voyage dure pour toujours » (*Onitsha*, 33), et dans un certain sens c'est ce qui arrive. Le voyage est une expérience de sensibilisation cruciale, toujours lié à l'identité. L'auteur décide : « Désormais, pour [lui], il y aurait avant et après l'Afrique » (*L'Africain*, 17).

Le temps passé en Afrique fera toujours partie de l'identité du protagoniste. Le narrateur précise que ce « trésor est toujours vivant au fond de [lui], il ne peut pas être extirpé. Beaucoup plus que de simples souvenirs, il est fait de certitudes » (*L'Africain*, 122). Dans cette déclaration il y a un sens de paix et

d'appartenance. Finalement, il y a une résolution et le narrateur affirme qu'il trouve une base concrète dans son histoire en Afrique.

Le Clézio répète l'idée dans un entretien avec Nathalie Crom quand il avoue qu'il écrit :

depuis plus de quarante ans vient de la période de [sa] vie qui se situe entre l'âge de 6 ou 7 ans, où naît la conscience d'exister, et celui de 13 ou 14 ans – où date, peut-être, [sa] dernière conscience réelle d'exister ! C'est la période cruciale de toute existence, le moment où on engrange des sensations et des émotions suffisantes pour constituer un répertoire qui durera toute une vie (2008).

Le voyage en Afrique devient une référence, une pierre de touche. C'est une explication de son identité, il est voyageur jusqu'au bout de ses ongles, « quelqu'un qui nomadise » (Cortanze, 2002 : 191). Le mystère de sa non-appartenance devient un point de départ de l'écriture où la quête de la recherche d'une identité et la construction narrative sont inextricables.

## 6. Voyage et écriture : un passage de plume

---

Comme le voyage et l'identité sont liés chez Le Clézio, il est sûr que les voyages de de l'auteur ont aussi influencé son écriture. Le Clézio écrit (dans le *Nouvel observateur* du 25 septembre 2008) : « Pour moi, l'acte d'écrire est resté lié à ce premier voyage ». Dans le même article, l'auteur décrit son sentiment de non-appartenance et il explique qu'il trouve la solution dans l'écriture des livres, qui deviennent son seul pays. C'est dans l'écriture qu'il se sent chez lui. Dans ce chapitre nous allons explorer comment le voyage et l'écriture sont représentés dans *Onitsha* et *L'Africain*.

Dans les deux livres nous remarquons les débuts de l'écriture chez les protagonistes. Nous voyons en particulier l'influence de la famille et du voyage initiatique. Dans ce chapitre nous explorons également comment l'écriture permet à un auteur un certain 'déplacement'. L'écriture devient un voyage vers l'extérieur (un voyage de perspective) et également un voyage vers le soi.

## Le début de l'écriture

« QUAND PARTEZ-VOUS MONSIEUR AWLB » demande J.M.G. Le Clézio dans son premier 'roman' *Un long voyage*. Dès ses premiers pas comme écrivain, dans le titre, et dans les lignes d'ouverture l'auteur souligne l'importance du voyage. L'écriture semble un acte naturel et instinctif pour l'auteur qui a commencé très tôt dans sa vie, à l'âge de 8 ans, à s'exprimer en écrivant. D'après Warren Motte (1997 : 693) la littérature est comme une 'langue maternelle' pour cet écrivain, et l'influence de sa famille est évidente.

Dans *Onitsha* l'auteur introduit Maou qui écrit pendant le voyage « simplement [parce qu'elle] aimait faire cela, rêver en regardant la mer, avec la fumée douce qui serpentait, encore dans le lent balancement du navire qui avançait sans arrêt, heure après heure, jour après jour, vers l'inconnu » (*Onitsha*, 29-30). Ici l'auteur nous présente un portrait intime de la mère complètement captivée par l'acte d'écriture. Elle est calme et contente face à l'aventure et au malaise du système colonial : « l'écriture représente pour Maou tout ce que son expérience quotidienne lui refuse : l'intégration, la sérénité, l'expression, et l'accès, en rêvant à un meilleur monde » (Warren Motte, 1997 : 693, ma traduction)<sup>20</sup>. Le Clézio souligne le plaisir d'écrire et la liberté d'expression qu'il a vécue quand il était enfant. Il est intéressant de noter que malgré la route vers 'l'inconnu', les personnages ne ressentent pas d'anxiété. Ces moments de sûreté sont un

---

<sup>20</sup> « Writing represents for Maou everything that her daily experience refuses her: integration, serenity, expression, and the access, through dream, to a virtual, and better, world » (Warren Motte, 1997 : 693).

exemple de la sérénité et du réconfort trouvés dans l'écriture ainsi que la connexion entre mère et fils qui est renforcée par l'appréciation de l'écriture. Grâce à leur caractère sensible que nous observons dans leur écriture « Maou et Fintan sont nettement différents des autres personnages du roman, particulièrement les colons blancs d'Onitsha et aussi de Geoffroy »<sup>21</sup> (Alexia Vassilatos, 2013 : 73, ma traduction).

Le Clézio dévoile, dans un article qui s'appelle *On reading as true travel*, que pour lui les livres sont comme « de la nourriture »<sup>22</sup>. L'auteur ressent un fort attachement émotionnel à la lecture et à l'écriture. Les livres de son grand-père inspirent le protagoniste et il apprécie les gens qui aiment lire. Dans *Onitsha*, Fintan respecte même Sabine Rhodes (un personnage un peu suspect) parce qu'il « avait une bibliothèque très fournie en livres sur l'archéologie et l'anthropologie de l'Afrique de l'Ouest, et une collection d'objets et de masques du Bénin, du Niger même des Baoulé du Sénégal » (*Onitsha*, 110). Le garçon s'identifie aux autres à travers la littérature : l'appréciation d'un autre lecteur et l'acte d'écrire lui permettent de s'approcher des autres.

Le Clézio explore aussi la relation assez tendue entre le protagoniste et le père autoritaire dans les deux livres. Ces difficultés prises en considération, Fintan apprécie le fait que son père s'intéresse aux mythes africains et il aime lire les

---

<sup>21</sup> « As sensory beings Maou and Fintan are very clearly differentiated from other characters in the novel and more specifically from the white colonists of Onitsha and from Geoffroy in particular ».

<sup>22</sup> « Once opened, the books offered up their nourishment, and even as a child (I was between ten and fourteen years of age) I could partake of it » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 104).



livres de son père. « Quand il avait fini de travailler, il allait chercher le livre qu'il aimait. C'était un petit livre ancien, qu'il a trouvé dans la bibliothèque de Geoffrey. Ça s'appelait *The Child's Guide to Knowledge* » (*Onitsha*, 176). Le protagoniste est si fasciné par cette lecture qu'il traverse plusieurs obstacles : ce livre écrit dans une langue étrangère, la langue de son père, devient un lien à son père et inspire le jeune garçon à explorer le monde.

Le Clézio constate qu'en « principe, grandir dans une culture c'est accepter ses limitations. Pourtant il est possible que la littérature existe uniquement pour nous forcer à transgresser ces limites » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 105)<sup>23</sup>. La lecture devient un portail au monde.

Plus tard pendant leur séjour en Afrique, Geoffrey fait un voyage pour apprendre plus sur ses recherches africaines. Le voyage est dur et il en revient malade et épuisé. Mais après ce séjour difficile, le garçon voit son père qui est en train de lire et Le Clézio remarque que « Pour la première fois il pensa qu'il était son père. Non pas un inconnu, un usurpateur, mais son propre père » (*Onitsha*, 237). Ici, après le voyage, la lecture offre un rapprochement affectif et un avancement vers la réconciliation ; le fils commence à voir son père autrement.

Comme déjà observé c'était sur le bateau que Le Clézio a commencé son premier 'roman'. Dans *Onitsha* (55), le protagoniste commence aussi son écriture pendant son voyage vers l'Afrique et nous sommes témoins de ses premiers pas vers

---

<sup>23</sup> « In principle, to grow up in a culture is to accept all of its limitations. Yet it is possible that literature exists uniquely to force us to transgress such limits » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 105).

l'écriture. *Un long voyage* n'est pas seulement le titre de son premier texte, c'est aussi un présage de ce thème important dans son écriture.

Fintan est inspiré par ses propres voyages, par les gens qu'il rencontre et par les éléments dans la nature qu'il découvre lors du voyage. Dans *Onitsha* (108) Fintan est fasciné d'une femme du village qui s'appelle Oya. Après l'avoir vue se baigner dans le fleuve il « allait dans sa chambre, il prenait le fameux cahier d'écolier, il écrivait UN LONG VOYAGE. Maintenant la reine noire s'appelait Oya... pour elle il écrivait en pidgin, il inventait une langue. Il parlait avec des signes ».

Un autre exemple de cette influence du voyage sur le début de sa vie d'écrivain est le fait que Fintan (*Onitsha*, 120) est inspiré par le fleuve « qui faisait battre plus fort le cœur, qui brûlait entre les yeux. Le soir, quand il ne pouvait pas dormir, Fintan reprenait le vieux cahier d'écolier, et il continuait l'histoire... ». La passion d'écrire qui est presque obsessive chez Fintan reflète les sentiments de Le Clézio qui avoue dans un entretien avec Gérard de Cortanze (2008, 94) que pour lui, « l'écriture est un besoin ». Influencé par sa famille et inspiré par des voyages, l'écriture de Le Clézio est marquée dès le début par ces thèmes importants.

## L'écriture comme un voyage vers l'extérieur

Le Clézio remarque très modestement dans un entretien avec Nathalie Crom (2008) que « profondément, [il est] un homme qui lit beaucoup et qui voyage par les livres plutôt que par les billets d'avion... [il vit] pour écrire, ce n'est pas très spectaculaire ». L'écriture tout comme le voyage, permet à Le Clézio de changer de perspective : il peut retourner dans le passé, il peut explorer les points de vue des autres et il peut même échapper à une situation difficile et trouver refuge dans son imagination.

Le Clézio dit dans *L'Africain* (119) que c'est « à l'Afrique [qu'il veut] revenir sans cesse, à [sa] mémoire d'enfant. À la source de [ses] sentiments et de [ses] déterminations ». Dans les deux livres il explore sa mémoire et c'est en écrivant qu'il fait un voyage dans le passé.

Ce type de voyage est pour lui quelque chose de concret, de pratique et de réel. Il explique qu'il « ne parle pas de nostalgie. Cette peine dérélictueuse ne [lui] a jamais causé aucun plaisir. [Il] parle de substance, de sensations, de la part la plus logique de [sa] vie » (*L'Africain*, 121). Pour Le Clézio, l'écriture n'est pas un acte passif et indulgent c'est plutôt une découverte et c'est un moyen de « se souvenir de tout, pour la vie » (*Onitsha*, 257).

Le processus est, ironiquement, une recherche du soi et en même temps un échappement. Dans *Onitsha* il y a plusieurs exemples de l'écriture comme forme

d'échappement. Quand le protagoniste se trouve dans les situations gênantes (où il n'a pas beaucoup d'influence), le jeune garçon cherche du réconfort devant son cahier. Un exemple est quand les Anglais se moquent des Africains et de leur façon de parler :

Fintan en ressentit une telle colère et une telle honte... l'idée de retourner dans la grande salle pleine de bruit et de l'odeur du tabac blond était insupportable. Alors Fintan descendait dans la cabine, il alluma la veilleuse, et il ouvrit le petit cahier d'écolier sur lequel était écrit, en grandes lettres noires, UN LONG VOYAGE (*Onitsha*, 64).

Le commencement de son écriture a un élément de rituel, le garçon se prépare et petit à petit il se sent éloigné de la foule.

Comme l'écriture est un voyage de l'esprit, Le Clézio montre comment la lecture devient aussi un endroit où se sentir en sécurité. Geoffrey, par exemple, s'évade de la banalité et de l'injustice de la société coloniale en lisant. Il s'échappe par le truchement de sa fascination avec des mythes africains.

Dans *Onitsha* (233 et 234) Fintan s'échappe lui aussi à une situation difficile en lisant. Quand Geoffrey est malade « Fintan lisait *Guide du savoir*. C'était bien. On était loin de tout cela... Fintan aimait rêver à toutes ces choses extraordinaires, ces rois, ces merveilles, ces peuples fabuleux ».

Le Clézio sait que l'écriture peut également dévoiler les points de vue des autres. Dans un entretien pour *DVD Collection Empreintes*, il explique : « écrire c'est voyager » et on trouve dans *Onitsha* qu'écrire, « [c'est] rêver » (31). Quand il écrit il sort de lui-même, il voyage à un autre endroit et il est confronté par la vie des

autres. Dans un entretien avec Cortanze (1999 : 99) il avoue que : « lorsque j'écris, j'ai le sentiment que je suis en présence d'une invasion d'imaginaire ».

L'exploration des artefacts familiaux et l'espace de les contempler en écrivant donne à l'auteur l'occasion de mieux comprendre son héritage. Dans *L'Africain*, par exemple, le narrateur parle de son père qui après son retour en Europe, « ne lisait ni livres ni journaux. Sa seule lecture était un petit ouvrage relié de noir que j'ai trouvé longtemps après, et que je ne peux ouvrir sans émotion : *l'Imitation de Jésus-Christ*. C'était un livre de militaire... » (107). Quand Le Clézio revoit le livre de son père, il comprend mieux ses attitudes et ses actions – pourquoi il était si strict et dur avec ses enfants et sa femme. Le livre est une représentation physique du fait que son père était très influencé par son époque et de ses circonstances. Cet objet humanise son père qui faisait peut-être son mieux pour sa femme et ses enfants.

Pour Le Clézio, les photos de ses parents semblent devenir d'autres formes de 'livres' ou des pièces au dossier qu'il peut regarder pour déchiffrer leur expérience en Afrique comme jeune couple. Quand il regarde les photos il découvre qu'il peut

ressentir l'émotion qu'il [son père] éprouve à traverser les hauts plateaux et les plaines herbeuses, à chevaucher sur les étroits sentiers qui serpentent à flanc de montagne, découvrant à chaque instant de nouveaux panoramas, les lignes bleues des sommets qui émergent des nuages tels des mirages, baignés dans la lumière de l'Afrique, tantôt violent à midi, tantôt atténuée par le crépuscule, quand la terre rouge et les herbes fauves semblent éclairée de l'intérieur par un feu secret (*L'Africain*, 85).

Les photos servent comme de textes qu'il peut 'lire' et en faisant cela il revoit l'histoire de ses parents. « Ils sourient, ils sont heureux, libres dans cette aventure » (*ibid.*, 87).

Parce qu'il fait ce type de voyage par la lecture et par l'écriture, Le Clézio ressent aussi les 'trous' dans l'histoire. Il est touché par la séparation de ses parents pendant la guerre ; il imagine le silence et la solitude que son père a vécus en Afrique. Quand il s'agit d'aspects difficiles de la vie de son père, Le Clézio observe « Bien entendu, il ne nous en parlait jamais » (*L'Africain*, 107). Par la recherche des expériences des parents en Afrique l'auteur trouve un

parcours de découverte et de représentation du père qui aboutit à une interprétation de son trajet de vie et à une sorte d'acquittement d'une dette personnelle de Le Clézio à son égard ; puis une réévaluation de tout ce que son père lui a légué, à lui en tant qu'homme et écrivain, et des conséquences, pour lui, à la fois de la situation de ses parents avant et pendant la guerre, et du séjour africain pendant son enfance. Enfin, c'est la force de la présence de l'Afrique en lui, ni sentimentale, ni nostalgique mais agissant sur sa façon de voir le monde, sur sa vie émotive, imaginaire et morale, qui est affirmée » (Damamme-Gilbert, 2008 : 27).

Le processus d'écriture sert d'une exploration cathartique et éclairante.

Cependant les photos deviennent une connexion entre l'auteur et son père, « je la regarde [la photo] et je sens le vent, l'odeur de l'eau, j'entends malgré le grondement du moteur le crissement incessant des insectes dans la nuit. » (*L'Africain*, 60). Avec ces images l'auteur voit le monde du point de vue du père et il peut faire un voyage imaginaire au passé plus facilement.

Dans *L'Africain* (98) le narrateur demande avec empathie : « Comment vit-il ces longues années de guerre, seul dans cette grande maison vide, sans nouvelles de la femme qu'il aime et de ses enfants ? ». Morgan propose que

L'hommage suprême au père est peut-être la constatation que sa personnalité détermine la thématique de l'œuvre, caractérisée par une quête identitaire, une perpétuelle remontée dans le temps et à travers les générations vers des lieux de (re)commencement (Morgan, 2014 : 121).

En écrivant *L'Africain* et *Onitsha*, Le Clézio fait un voyage vers la compréhension de ses racines et il atteint une meilleure compréhension des expériences de ses parents.

Pour Le Clézio l'écriture ne s'arrête pas chez l'écrivain, c'est aussi un voyage vers le lecteur. Dans un entretien avec Pierre Maury (2006), Le Clézio explique que « les vrais livres n'ont pas de fin, justement parce qu'il s'agit d'un mouvement perpétuel ». Il aime que son écriture soit une interaction continue des perspectives dynamiques : du passé et du présent, de l'auteur et du lecteur.

L'écriture est pour Le Clézio une forme d'échappement, un voyage imaginaire qui lui donne l'occasion de sortir de ses circonstances parfois difficiles. Lorsqu'il écrit, il change de perspective et il examine les points de vue des autres. D'après Jean-Xavier Ridon (1997, 722) « L'écriture de Le Clézio est toujours en mouvement ».

## L'écriture comme un voyage vers l'intérieur

L'écriture donne l'occasion de trouver d'autres perspectives, mais « écrire, c'est sans doute une manière de se positionner [aussi] face à soi-même » (Cavallero, 2005 : 20). L'écriture devient, donc, aussi un voyage intérieur où l'écrivain peut chercher sa propre histoire et son identité.

Dans *Onitsha* et *L'Africain* Le Clézio explore son enfance. Il explique comment l'écriture lui permet de revoir cette période de sa vie : « Quand on est enfant, on n'use pas de mots... Je suis en ce temps-là très loin des adjectifs, des substantifs. Je ne peux pas dire ni même penser : admirable, immense, puissance. Mais je suis capable de le ressentir » (*L'Africain*, 14). En écrivant, l'auteur redécouvre les expériences qu'il est capable d'exprimer comme adulte. Cette exploration de soi donne l'occasion de s'analyser ou même de se construire.

Dans un entretien avec Cortanze (1999) Le Clézio pose la question « Un livre à quoi ça sert ? » et il répond « Ça sert à cacher les choses ; pour que les autres ne les trouvent pas ». Dans les deux livres Le Clézio ne suit pas la définition de l'autobiographie classique de Lejeune et le lecteur n'est jamais sûr s'il parle de 'vrais' événements ou pas. Dans *L'Africain*, par exemple, Le Clézio utilise le « je », mais il prévient le lecteur que « Les souvenirs trompent, sans doute. Cette liberté totale, [il l'aura] sans doute rêvée plutôt que vécue » (24). L'élément d'imagination chez l'enfant est très important. Un exemple se trouve dans *L'Africain* où Le Clézio dit que « [la] mémoire d'un enfant exagère les distances et



les hauteurs. J'ai l'impression que cette plaine était aussi vaste qu'une mer... j'étais vraiment sur le pont d'un bateau » (27).

Pourtant l'écrivain énigmatique qui déclare que « l'idéal de l'auteur : [est de] ne pas avoir de biographie » (Cortanze : 1999, 246) fait, quand même, une recherche de soi, de son histoire et de l'histoire de ses proches. Vers la fin de *L'Africain* (122/123), par exemple, il s'interroge sur son père et il découvre que « c'est en l'écrivant que je le comprends, maintenant. Cette mémoire n'est pas seulement la mienne. Elle est aussi la mémoire du temps qui a précédé ma naissance, lorsque mon père et ma mère marchaient ensemble sur les routes du haut pays, dans les royaumes de l'ouest du Cameroun ».

Le Clézio fait parfois face à son histoire avec l'écriture autobiographique, mais il utilise parfois aussi de l'autofiction. L'autofiction donne l'occasion d'être plus libre quand on révèle des sentiments et des expériences très personnels. Son écriture devient un voyage pour explorer le passé et une recherche de soi.

Comme on le voit, l'itinéraire du voyage narré épouse la géographie d'un retour intentionnel au passé familial : la fiction se nourrit désormais de cette quête incessante de soi-même que l'auteur poursuit à travers la recherche de son origine. (Claude Cavallero, 2005 : 38)

L'écriture n'est pas seulement une fuite, pour Le Clézio c'est aussi une recherche de soi.

« Il renégocie et révisé le passé en fonction du présent et le présent à la lumière du passé. Pour l'écrivain dont la mémoire est douloureuse, quelle qu'en soit la raison, le subterfuge de la fiction dont parle Le Clézio, est l'un des remèdes les plus puissants pour comprendre, explorer et

construire malgré tout le sens qui se cache peut-être dans  
notre passé » (Damamme-Gilbert, 2008 : 17).

Par un mélange d'autobiographie et d'autofiction, il fait un voyage intérieur et il revoit son enfance et les expériences de sa famille en Afrique. « L'écriture reste dans le passage ou plutôt dans la dynamique d'une langue à l'autre, d'un temps à l'autre » (Isabelle Roussel-Gillet, 2007 : 156).

Le voyage inspire l'écriture chez Le Clézio et c'est par l'écriture qu'il peut revivre ses voyages. Claude Cavallero propose que pour l'écrivain 'vagabond', « vouée à un tel déracinement, l'écriture oblitère la perte de l'origine ». L'écriture est enracinée en Le Clézio, c'est en même temps le voyage et la destination : la quête perpétuelle d'un nomade heureux.

## 7. Conclusion

---

Le voyage en Afrique d'un jeune garçon est l'inspiration d'*Onitsha* et de *L'Africain*. C'est un voyage qui change tout et c'est un séjour qui est chéri par l'auteur. Ce voyage a un grand impact sur la vie des protagonistes et ce thème continue à fasciner J.M.G. Le Clézio, jusqu'à présent.

Les notions d'une enfance et un voyage presque 'mythologique' qui enferment des secrets d'identité m'ont inspirée à faire cette recherche en analysant les thèmes les plus influencés par le voyage dans les deux livres : la famille, le processus d'initiation, l'assimilation du voyage à l'identité et à l'écriture.

Dans une famille de voyageurs le jeune auteur préfère l'idée d'une appartenance à l'Afrique ou tout simplement à un endroit 'ailleurs', à être Français. La représentation des ancêtres et des parents dans les deux livres explore la connexion de l'héritage voyageur chez les protagonistes. Le voyage devient aussi un élément unificateur pour les personnages, un point en commun qui renforce leurs liens.

Le voyage inspire un développement chez les personnages. Ils traversent des périodes difficiles pendant les phases différentes du voyage où ils sont éloignés

de leur existence habituelle et alors ils subissent une période de transition. À la fin de *L'Africain* (111) le narrateur remarque qu'avec « le recul de temps, [il comprend] que [son] père [lui] transmettait la part la plus difficile de l'éducation – celle que ne donne jamais aucune école ». *Onitsha* et *L'Africain* mettent en exergue des voyages initiatiques, voyages qui se passent lors d'une phase de vie importante dans le développement du concept de soi des protagonistes.

L'identité est interrogée parce que la nationalité n'est pas une réflexion satisfaisante de ce que c'est qu'un être humain chez Le Clézio. Alors les deux livres explorent l'idée de l'importance du lieu de conception et comment l'identité est influencée par l'héritage nomade. Finalement, l'influence de l'Afrique devient une présence puissante dans la mémoire des protagonistes : les sensations d'*Onitsha* et les impressions de l'Afrique font toujours partie de leurs esprits.

Le voyage inspire l'écriture de ces deux livres, mais aussi l'acte d'écrire en général chez J.M.G. Le Clézio. Il y a plusieurs exemples dans *Onitsha* et *L'Africain* du développement du jeune écrivain. L'écriture peut être un voyage vers le passé, un voyage vers le soi et un voyage vers l'autre. L'auteur avoue que la « littérature [l']a libéré » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 105)<sup>24</sup>. C'est l'écriture qui l'emmène à une exploration du soi et des influences sur l'identité.

---

<sup>24</sup> « Literature brought me liberty » (J. M. G. Le Clézio et Julia Abramson, 2002 : 105).

Dans *Onitsha* et *L'Africain* les protagonistes éprouvent une influence profonde qui est inextricable au voyage extraordinaire. Le jeune garçon qui représente Le Clézio suit une sorte de rite de passage presque inévitable grâce à son héritage. L'esprit ouvert, le voyage permet une exploration du monde et du soi. Les expériences qui touchent les personnages donnent naissance aux amitiés et aux connexions qui durent toute une vie.

## 8. Bibliographie

---

**Le Clézio, J.M.G.** 1991. *Onitsha*. Paris : Folio.

**Le Clézio, J.M.G.** 2004. *L'Africain*. Paris : Folio.

**Bhabha, H.** 1994. "Interrogating Identity". *The Location of Culture*. Routledge: London.

**Bhabha, H.** 1996. "Culture's In-Between". In *Questions of Cultural Identity*. Hall, S and Du Gay (eds). London : Sage Publications.

**Bona, D.** *Le Figaro* 9 octobre 2008. « Le Clézio, un écrivain nomade rattrapé par les honneurs ».

**Brown, J.** 1997. « A new book of flights: immigration and displacement in J.M.G. Le Clézio's 'Poisson d'or' ». *World Literature Today*, Vol. 71 No. 4.

- Bourdieu, P.** 1972. *Esquisse d'une théorie de la pratique*, pp 282.
- Caillat, F & de Gaudemar, A.** 2009. « Jean-Marie Gustave Le Clézio – entre les mondes ». *DVD Collection Empreintes*. France 5, the factory.
- Cavallero, C.** 2005. « J.M.G. Le Clézio et L'Écriture transitive ». *Nouvelles Études Francophones*, Vol. 20 No. 2 pp. 17-29.
- Cavallero, C.** 2005. « J.-M.G. le Clézio : le voyage vers l'origine ». *French Studies in Southern Africa* No. 34 pp. 31-43
- Cavallero, C.** 2009. *Le Clézio témoin du monde*. Editions Calliopées : Paris.
- De Ruijter, I.** 2012. *Cosmopolitanism in the works of J.M.G. Le Clézio and J.M. Coetzee*. MA thesis.
- Damamme-Gilbert, B.** 2008. « Les Enjeux de la memoire dans *Onitsha* et *L'Africain* de J. M. G. Le Clézio ». *Australian Journal of French Studies*. Vol. 45 No. 1 pp. 16-32.
- De Cortanze, G.** 1999. *J.M.G. Le Clézio le nomade immobile*. Gallimard : Paris.
- Crom, N.** 9 octobre 2008. "Entretien avec JMG Le Clézio : 'La littérature, c'est du bruit, ce ne sont pas des idées.'" *Telerama*
- Empreintes: Season 1, Episode 24 "J-M G Le Clézio, entre les mondes"**. 2008. Documentaire réalisé par Antoine de Gaudemar. [DVD] France : France Télévision Distribution.
- Ezine, J.L.** 2006. *Ailleurs*. Entretiens sur France-Culture. Paris, Arléa.

- Ferreira-Meyers, K.** 2008. « Autofiction, problème de définition ou de légitimiste d'un genre ? ». *French Studies in Southern Africa*. No. 38 pp. 63 – 78.
- Garcin, J.** 2008. « J. M. G Le Breton ». *Nouvel Observateur* 25 septembre 2008.
- Garcin, J.** 2008. « Les révolutions de Le Clézio » *Nouvel Observateur*. 9 octobre 2008.
- Gasparini, P.** 2011. « Autofiction vs autobiographie ». *Tangence* No.97, pp. 11-24.
- Genette, G.** 1987. *Seuils*. (Poétique). Paris: Seuil. pp. 4-10.
- Glissant, E.** 1990. « Approches ». *Poétiques de la relation*. Paris : Gallimard.
- Harang, J.B.** 2008. « Le Clézio et les silences de la mère ». *Le Magazine Littéraire*. No. 479 pp. 26.
- Jollin, S.** 1997. « From the Renaudot Prize to the Puterbaugh Conference : The Reception of J. M. G. Le Clézio ». *World Literature Today*, Vol. 71 No. 4.
- Kern, C.** « J.M.G. Le Clézio, écrivain de l'Afrique » *Semen* [En Ligne], 18, 2004, mis en ligne le 29 avril 2007. URL : <http://semen.revues.org/2250>
- Le Clézio, J.M.G.** 2008. *Ritournelle de la faim*. Folio : Paris.
- Le Clézio, J.M.G.** 2008. « Le Clézio par lui-même ». *Nouvel Observateur* 9 Octobre 2008.
- Le Clézio, J. M. G. et Abramson, J.** 2002. « On Reading as True Travel ». *World Literature Today*, Vol. 76, No. 2 pp. 103-106.



- Lejeune, P.** 1975. *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- Levesque, S.** 2015. « Retour à l'enfance. La quête atavique dans *L'Africain* de J.M.G Le Clézio ». *Postures*, No. 21.
- Mauguière, B. & Thibault, B.** 2005. « Le Clézio: la francophonie et la question Postcoloniale ». *Nouvelles Études Francophones*, Vol. 20. No. 2 pp. 9-15.
- Maury, P.** 2006. Entretien avec J.M.G. Le Clézio dans *Le magazine littéraire* No. 459 pp 83-6.
- Maury, P.** 1986. « Le Clézio : retour aux origines ». *Le Magazine Littéraire*, No. 230.
- McAdams, D. & McLean, K.** 2013. « Narrative Identity ». *Current Directions in Psychological Science*, Vol. 22. No. 3 pp 233–238.
- Michel, F.** 2004. *Rites de Voyage et Mythes de Passage*
- Michel, F.** 2005. « Eloge de l'Autonomadie ». *Voies AutoNomades*.  
Hommnisphères.
- Morgan, A. D.** 2010. « Journeys Into Transformation: Travel to An "Other" Place as a Vehicle for Transformative Learning. » *Journal of Transformative Education*, 8(4), 246–268.
- Morgan, N.** 2014. « Portrait de famille : L'Africain de J.M.G. Le Clezio ». *French Studies in Southern Africa*. No. 44 pp 117-131.
- Motte, W.** 1997. « Writing Away ». *World Literature Today*, Vol. 71. No. 4. pp. 688-694. University of Oklahoma.
- Nobel Media AB.** 2008. « Jean-Marie Gustave Le Clézio Biographical ». *Nobelprize.org*.

- Nobel Media AB.** 2008. « Jean-Marie Gustave Le Clézio – Facts » *Nobelprize.org*.
- Nobel Media AB.** 2008. « Jean-Marie Gustave Le Clézio - Conférence Nobel: Dans la forêt des paradoxes ». *Nobelprize.org*.
- Putnam, W.** 1997. « J.M.G Le Clézio and the questions of culture ». *World Literature Today*. Autumn, Vol. 71 Issue 4, p741.
- Ricoeur, P.** 1988. « L'identité narrative ». *Esprit*, No. 140/141. pp. 295-304.
- Ridon, J.** 1997. « Between here and there: a displacement in memory ». *World Literature Today*. Vol. 71 No. 4 pp. 717.
- Riggan, W.** 1997. « The questing fictions of J.M.G. Le Clezio ». *World Literature Today*, Vol. 71 No. 4 pp. 669.
- Roussel-Gillet, I.** 2007. « Le Clézio, passeur au monde : L'Écriture et le passage des seuils ». *Nouvelles Études Francophones*, Vol. 22, No. 2 pp. 152-163. University of Nebraska Press.
- Roussel-Gillet, I.** 2010. « Le Clézio, l'écrivain métisserrand pour une nécessaire interculturalite ». *Itinerários, Araraquara*, No. 31 pp. 33-57.
- Said, E.** 1985. « Orientalism Reconsidered ». *Cultural Critique*, No. 1. (Autumn), pp. 89-107.
- Said, E.** 2000. *Reflections on Exile and Other Essays*. Harvard University Press: Cambridge.

- Snyman, E.** 2014. « L'écriture autobiographique comme herméneutique du soi dans les contextes interculturels : J.M.G. Le Clézio, Ken Bugul et Amélie Nothomb ». *French Studies in Southern Africa* No. 44 : pp. 157–176.
- Thibault, B.** 2004. « L'écriture de l'initiation dans Révolutions de J.M.G. Le Clézio » dans S. Jollin-Bertocchi et B. Thibault (dir.), *Lectures d'une œuvre. J.M.G. Le Clézio*. Nantes : Éditions du Temps, pp. 133-140.
- Tillier, A.** 2008. « J. M. G. Le Clézio, écrivain du monde ». *Le Français dans le Monde*, No. 360. pp. 6.
- Turner, V.** 1967. « Betwixt and Between: the liminal period in Rites de Passage ». *The Forest of Symbols: Aspects of Ndembu Ritual*. Ithaca: Cornell University Press.
- Van Gennep A. and Vizedom, M.** (1909) *The Rites of Passage*. Translation by Caffee, G (1961). Chicago: University Of Chicago Press.
- Vassilatos, A.** 2013. « The Poetics of Sensation in J.M.G. Le Clézio's *Onitsha* ». *Journal of Literary Studies*, Vol. 29 No. 3, pp. 61-81.
- Vieme, S.** 1972. « Voyager doit être un travail sérieux ». *Romantisme*, No. 4. pp. 37-44.
- Yillah, D.** 2008. « Envisioning difference in Le Clézio's *Onitsha* ». *French Studies*. Vol. LXII No. 2 pp. 173 – 187.